

AUTREFOIS PAR AUJOURD'HUI

LES ENFANTS

DE NAZARETH

PAR

l'abbé É. LE CAMUS



PARIS

60, rue Madame.



ÉDITEURS :

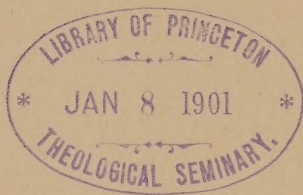
A. VROMANT & C^{ie}



BRUXELLES

3, rue de la Chapelle.

DS112
-45

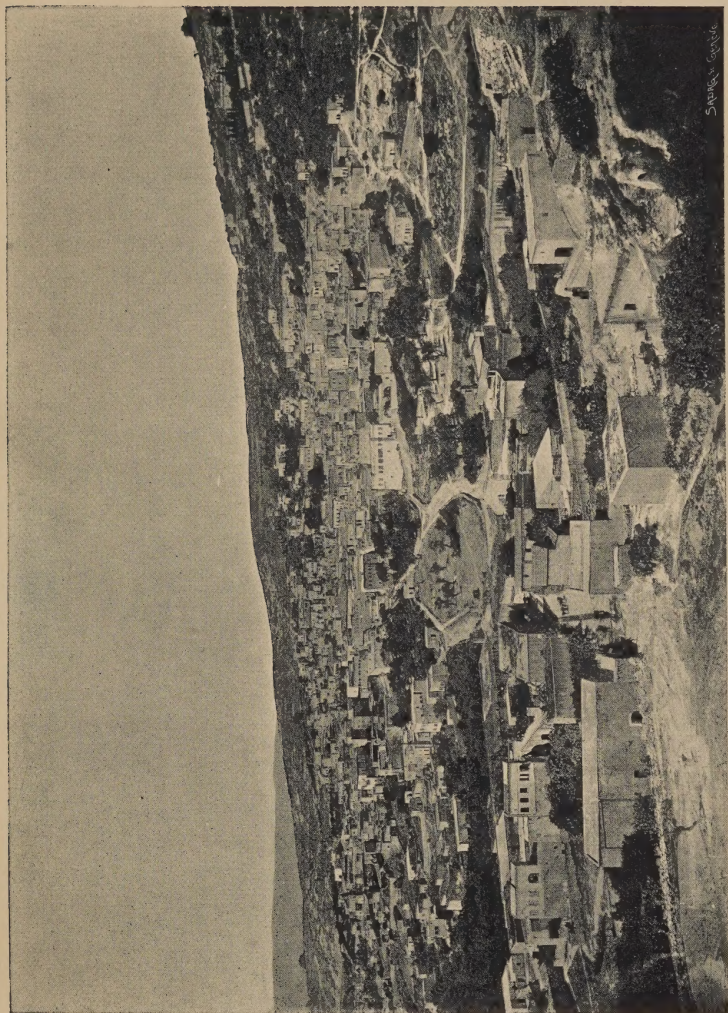


Division DS 112

Section L45

No.

LES ENFANTS DE NAZARETH



Vue générale de Nazareth.

AUTREFOIS PAR AUJOURD'HUI



LES ENFANTS DE NAZARETH

PAR

l'abbé É. LE CAMUS

Chanoine théologal de Carcassonne,
Vicaire général honoraire de Chambéry.

Ναζαρέθ οὗ ἦν τεθραμμένος.

Nazareth où il avait passé son enfance.

Luc, IV, 16.



ALFRED VROMANT & C^{ie}, ÉDITEURS

BRUXELLES

3, RUE DE LA CHAPELLE, 3



PARIS

60, RUE MADAME, 60

1900

À
Petits Enfants de
ma famille :

Madeleine

Raymond, Jacques

Georges, Paul, Maurice

Sophie,

ma filleule

à leurs chères Maman.

Et à leurs

Janvier 1900.

S.S.

Mes Petits Amis,

Voulez-vous savoir comment l'Enfant-Jésus vivait, priait, travaillait et même à quoi il jouait à Nazareth ? Lisez ce petit livre. Je l'ai écrit entre deux chapitres de mon Œuvre des Apôtres, en hâte, au lendemain d'un troisième séjour à Nazareth, convaincu qu'il ferait plaisir à beaucoup d'entre vous, à vos mères et peut-être aussi à quelques savants.

Que le petit Jésus ait joué avec ses jeunes camarades, c'est certain. Ne lisons-nous pas qu'on le voyait grandir, tous les jours, plein d'amabilité et de grâce devant Dieu et devant les hommes ? Or, l'enfant gracieux et aimable n'est point celui qui, sans élans de vie, muet, raide comme une statue archaïque, presque sauvage, se plairait à vivre absolument à part. On n'est gentil, à votre âge, qu'à la condition de se mêler aux divertissements des autres, pour y apporter l'aménité de manières, l'entrain joyeux, la naïveté délicieuse qui font le charme de vos jeunes natures. Or, l'Évangile nous dit que l'Enfant-Jésus fut très gentil. Je pourrais vous le faire entendre en citant du grec ou du latin, si pour vous ces vieilles langues n'étaient encore lettre peu familière.

Non seulement il a joué quand il fut grand, mais on l'a bercé et on lui a chanté quand, tout petit, il prenait difficilement le sommeil, ou que même il lui plaisait de pleurer. Car il a pleuré très certainement dans son berceau, comme vous y avez pleuré vous-même, celui qui, plus tard, devait verser des larmes sur la tombe de Lazare son ami, et sur l'infidélité de Jérusalem, sa patrie. Cela peut paraître étrange, mais il l'a ainsi voulu dès que, descendant du sein de la gloire, il a accepté de revêtir notre humanité avec ses infirmités, sauf le péché et les fruits du péché. Oui, il dut être bercé par la main d'une femme, ce Verbe de Dieu qui porte le monde suspendu à ses doigts et, dans sa toute-puissance, le berce, depuis des siècles, entre la justice et la miséricorde. Marie lui chanta d'antiques refrains, qu'elle tenait de la tradition populaire et que très probablement cette même tradition, à Nazareth comme ailleurs, a conservés et répétés jusqu'à nos jours. N'est-il pas naturel de supposer que vos mères seront jalouses de savoir par quelles cantilènes charmantes la Vierge endormit le Fils du ciel ?

Eh bien, permettez que je l'avoue ici, non moins que vous et que vos mères, nous, hommes mûris au froid contact de la science critique et positive, intellectuels voués à résoudre les plus déconcertantes difficultés de l'histoire, de la linguistique, de la théologie scripturaires, travailleurs obstinés de l'idée religieuse pour le triomphe de l'apologétique chrétienne, nous trouvons un pieux intérêt et une suave satisfaction à entrevoir, après dix-neuf siècles, ce que fut l'entrée dans la vie du petit Nazaréen, né pour devenir la Lumière, le Sauveur et le Roi du monde.

Quoi donc ! une pierre que l'on soulève, une inscription que l'on

découvre, une ruine qu'à tout hasard on identifie avec un vieux site historique, excitent notre enthousiasme, et une restauration, même incomplète, de la vie antique, de ses usages, de ses détails, ne nous dirait rien ! Mais en Orient il y a mieux à étudier que des pierres mortes, il y a des coutumes vivantes, et de celles-ci la véritable archéologie n'a pas le droit de se désintéresser.

Admettons qu'il faille, dans les recherches que j'ai entreprises, faire la part de l'illusion, grande sera encore la joie de mon âme croyante en se disant que j'ai surpris et exhumé chez les charpentiers de Nazareth, dans les ateliers et les maisons où ils vivent, dans les chants qu'y redisent les jeunes mères, dans les jeux qu'y perpétuent les enfants, quelque chose, si peu qu'on voudra, datant, comme fond ou comme forme, du temps même de Jésus. S'il est vrai que rien ne change dans l'immuable Orient, pourquoi le milieu où se passe l'enfance des petits Nazaréens aurait-il changé ? Y a-t-il rien de plus vivace, en tous pays, que la série de coutumes traditionnelles servant, pour ainsi dire, de moule, et cela de génération en génération, à la vie de famille, ou même à la vie sociale, dans ce qu'elles ont de plus intime et de plus national ? N'est-ce pas là comme une sorte de patrimoine populaire auquel tout le monde, comme d'instinct, hommes mûrs, jeunes mères et enfants, s'efforcent d'assurer la perpétuité ?

C'est dans cette conviction qu'à trois reprises différentes j'ai ouvert à Nazareth une enquête patiente et sérieuse sur tout ce qui touche aux détails de la vie enfantine. Après avoir, il y a vingt ans, employé un long labeur à écrire la *Vie de Jésus Sauveur*, il m'est particulièrement agréable d'ébaucher aujourd'hui le cadre pittoresque où notre foi peut placer et voir grandir Jésus Enfant. Les extrêmes se touchent et souvent s'éclairent. Si ma Vie

de Notre-Seigneur a fait quelque bien aux âmes inquiètes cherchant la lumière à travers la science et la raison, espérons, chers Amis, que les Enfants de Nazareth intéresseront votre foi simple et naïve, feront rêver pieusement vos mères, et peut-être ne déplairont pas à quiconque sait encore trouver une jouissance exquise dans l'évocation du passé par l'étude suggestive du présent.

En tout cas, c'est ici le livre de Noël que je vous offre. Le siècle, qui finit à travers bien des tristesses, gardera le mérite, involontaire peut-être, mais réel, de nous avoir contraints à étudier de plus près l'humanité de Jésus-Christ pour la placer résolument dans le cadre historique qui lui convient. La vraie piété et la foi des générations nouvelles ne peuvent que gagner à ce contact plus immédiat ou, si l'on veut, plus physique, plus réel, avec le Fils de Dieu.

Vous en jugerez plus tard, quand, à votre âge d'homme, le temps fera lever la semence que nous jetons chaque jour. Nous ne serons plus là pour jouir de cette floraison bienheureuse et du triomphe de l'Évangile, mais vous nous rendrez cette justice qu'en les préparant avec courage nous y avons cru fermement et, de loin, avec joie nous les avons salués.

É. LE CAMUS.

Carcassonne, en ces saintes fêtes de Noël et de l'Épiphanie.

LES ENFANTS DE NAZARETH.

I

NAZARETH ET LES NAZARÉENS.



L'Anis de Nazareth.

QUAND le voyageur, sortant de Djénin, arrive dans la plaine d'Es-drelon, cet antique champ clos des grandes batailles, s'il lève ses yeux au nord, il aperçoit, devant lui, une large tache blanche se dessinant sur les hauteurs. On lui dit : *Nazirah* ! c'est Nazareth ! et, volontiers, détachant son regard de la terre rouge, et comme encore trempée de sang qu'il fou-
lait depuis un moment, il l'arrête désormais sur ce pli de terrain, vision de paix, d'où semblent sur-

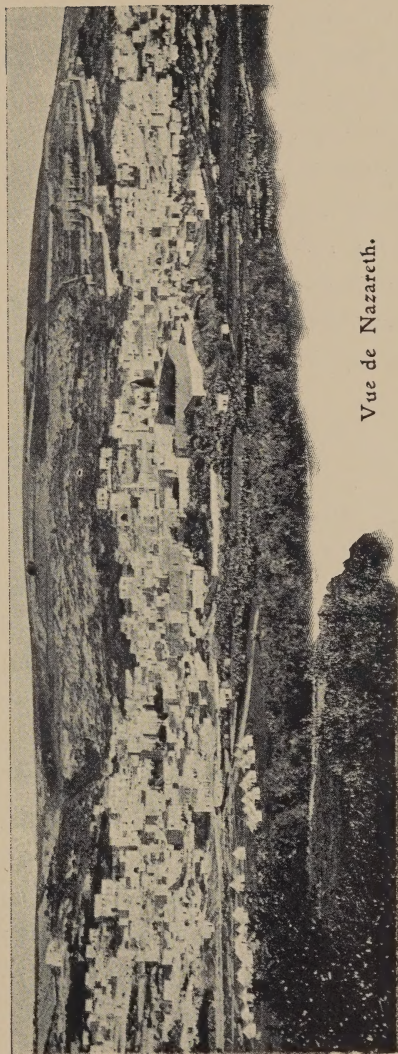
gir, pleins de suave poésie, les souvenirs de Jésus enfant, de Marie la douce Vierge, sa mère, et de Joseph le charpentier. Il

presse sa monture pour atteindre plus vite le terme du voyage. Etrange ironie des choses ! La petite ville fut jadis si obscure, et si dédaignée qu'elle n'est pas même mentionnée une fois dans l'histoire ancienne du peuple de Dieu, ce qui donnait à Nathanaël le droit de dire : « Peut-il sortir rien de bon d'un pareil trou ? ». Depuis, elle est devenue si glorieuse que son nom, passé de l'arbre infamant de la Croix sur les lèvres et dans les chants d'amour d'innombrables disciples, inspire un saint enthousiasme à quiconque croit et espère au Sauveur sorti de ses murailles et, depuis dix-neuf siècles, devenu Roi de l'Humanité.

C'est par une montée longue et pénible qu'on l'aborde, en sorte qu'après l'avoir pendant quelque temps perdue de vue, on la retrouve tout à coup, assise blanche et gracieuse, au pied d'une hauteur, parmi de longues haies de cactus. Ses toitures plates se profilent en zigzags capricieux sur le gris-vert de la montagne, dominées à peine par deux maigres minarets, plusieurs édifices chrétiens, quelques cyprès et trois ou quatre palmiers, arbres favoris des pays du soleil. Au sud-est, au-dessous de la fontaine publique, verdoient des jardins fertiles où les figuiers, les orangers, les grenadiers, donnent des fruits excellents. Plus loin, de blondes moissons se balancent dans les champs. Aux flancs de la colline, parmi les broussailles, quelques plantes aromatiques et de maigres oliviers émergent entre des roches abruptes où grimpent, livrées à elles-mêmes, quelques chèvres à longues oreilles et au poil aussi noir que l'aile du corbeau. Le paysage est des plus pittoresques.

Les constructions modernes envahissent, d'année en année et sur tous les points, la vieille ville ; mais elles n'empêchent pas

encore l'œil exercé de distinguer nettement la place exacte qu'elle occupa jadis. Très certainement, elle fut bâtie et elle s'est maintenue dans l'arc de cercle qui, au pied de la montagne, déroulant sa courbe de l'est à l'ouest, depuis la fontaine de la Vierge jusqu'aux vieilles citernes par delà l'église maronite, embrasse, du nord au sud, l'espace compris entre l'Orphelinat Protestant et les grandes constructions Franciscaines du couvent de l'Annonciation. Peut-être même la plupart des rues, montantes, étroites et mal pavées qu'on y trouve, sont-elles encore les mêmes qu'autrefois. Les fouilles faites, il y a



Vue de Nazareth.

vingt ans, pour bâtir l'église anglicane et d'autres édifices, porteraient à le croire. Les substructions retrouvées indiquent à peu près partout que, quand des tremblements de terre sont survenus, on a tout simplement relevé, sans modifications importantes, les maisons détruites. En sorte qu'elles sont toujours là les authentiques habitations nazaréennes, avec leur aspect d'il y a dix-neuf siècles, groupées au hasard, sans ordre, comme un bizarre jeu de dés où quelques ouvertures irrégulières, se détachant en points noirs sur des murs de pierre blanche, achèvent de légitimer notre comparaison.

La très restreinte population de Nazareth commença à s'accroître dès le ^{iv}e siècle, après l'édit de Constantin qui permit aux chrétiens de s'établir dans la bourgade. Celle-ci, devenue une petite ville, compte aujourd'hui près de 8,000 habitants. Cinq artères principales la sectionnent irrégulièrement. Partant toutes du bazar ou, pour parler plus modestement, du petit marché moderne, elles se dirigent au levant, à travers le quartier musulman, vers la fontaine ; au nord, à travers le quartier grec, vers la montagne ; au couchant et au sud, à travers le quartier latin, vers Kaïpha et la plaine d'Esdremon.

Les juifs ne semblent plus avoir droit de cité à Nazareth. Ils n'y sont guère que de passage. De là, peut-être, l'aspect général d'honnête quoique médiocre aisance qu'offre la ville. La population n'y est exploitée ni par les prêteurs d'argent, ni par les accapareurs de denrées, ni même par les vendeurs de produits exotiques.

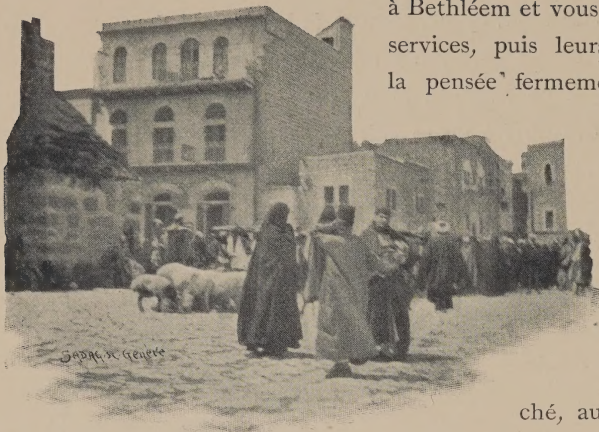
Toutefois, à Pâques de 1888, ayant, comme je le raconte dans mes *Pays Bibliques* ¹, donné quelque argent à une Nazaréenne pour vêtir un enfant qui, en haillons, était venu prier Dieu dans l'église, j'eus la vive contrariété de le voir revenir étrangement costumé en militaire avec galons et képi. Or, c'était un marchand juif qui, contre mes bonnes espèces sonnantes, l'avait ainsi masqué. A vrai dire, je regrettai beaucoup moins le tort fait à ma bourse que l'impertinente injure adressée au joli costume traditionnel des Nazaréens. Cet incident est une exception. La population de la petite ville est et se sent libre chez elle. C'est beaucoup.

De là, un air de dignité familière qui ne se retrouve pas dans les autres villes de Palestine. Ainsi, et ce détail est caractéristique, le voyageur qui la visite est agréablement surpris de n'y rencontrer ni ces groupes mendiants qui vous assiègent aux portes de Jérusalem, ni ces désobligeantes séries d'obséquieux qui vous poursuivent



Types galiléens.

1. *Notre voyage aux Pays Bibliques*, tome II, p. 211. (Paris, OUDIN. Deux volumes in-12.)



Sur la place de Bethléém.

à Bethléém et vous offrent d'abord leurs services, puis leurs marchandises, avec la pensée fermement arrêtée de vous

duper, quoi que vous acceptiez. Le Nazaréen n'est pas riche, mais il n'est pas quémandeur, et préfère se suffire par son travail. Pas d'hommes désœuvrés au mar-

ché, aux alentours du khan, ou à l'entrée de la ville. Dans les champs, il soulève vaillam-

ment la terre, cultive ses arbres, soigne sa vigne, surveille sa moisson. Chez lui, il s'occupe à un métier, et lorsqu'on entend le bruyant concert des marteaux tombant sur l'enclume, des limes rongean le fer, des arcs stridents cardant le coton sous les coups du *madrabeh*, des maillets et des ciseaux travaillant le bois ou fouillant la pierre, on se dit avec satisfaction : Je suis enfin dans un milieu où chacun, faisant sa besogne, cherche à gagner le pain qu'il mangera.

Les Nazaréens sont d'ailleurs généralement robustes et bien musclés. Leur physionomie offre un mélange d'énergie et de bonté qui fait plaisir. C'est la belle et vraie race des montagnards galiléens qui se révèle en eux. Violents et batailleurs autrefois, ils ne le sont aujourd'hui que par accident, et quand on les provoque. Nous les avons trouvés toujours avenants, dociles et même endurants. C'est que leur tempérament s'est modifié sous l'influence de l'Évangile et des civilisations d'Occident. Aujourd'hui,

les écoles chrétiennes, rapidement multipliées dans un centre si restreint, ne peuvent que hâter cette transformation morale d'une population déjà visiblement améliorée.

Le vrai costume des Nazaréens demeure à peu près aujourd'hui ce qu'il fut autrefois. Ceux qui travaillent dans la campagne ne portent d'ordinaire que la primitive *sadîn* ¹, ou chemise de coton serrée autour des reins par une corde. Les autres, surtout les jeunes gens, ont sur cette chemise la tunique ou *ketoneh* des anciens, *koftan* des Arabes, sorte de robe de chambre plus ou moins précieuse, soigneusement fermée par une ceinture de couleur vive et variable. Les hommes de l'âge mûr préfèrent le dédoublement de cette tunique dans des conditions que l'antiquité avait déjà trouvées très avantageuses. Coupée à la taille, la tunique constitue, par le haut, un veston court, ordinairement agrémenté d'ornements divers, et par le bas elle devient un sac flottant en larges plis autour des jambes jusqu'aux chevilles du pied où le fixent des nœuds coulants, tandis qu'une large et solide ceinture l'attache autour des reins. Si le travail auquel il faut se livrer l'exige, on relève jusqu'aux genoux ces larges chausses, le *sarbalim* de la Bible, comme on ferait d'une robe à plis, et c'est dans la ceinture qu'on emprisonne la partie inutile de ce vêtement. Jésus fait allusion à ce procédé quand il recommande au bon serviteur de serrer ses vêtements autour des reins, afin d'être prêt à marcher au premier signe du Maître ². Pour se garantir du froid et de la pluie, on se sert d'un manteau ou burnous, soit en laine, soit en poil de chameau. C'est la *simla* antique ³. Le *tarbouch*, ou petit

1. *Juges*, XIV, 12, 13; *Prov.*, XXXI, 24; 1 *Mach.*, x, 14, etc.

2. *Luc*, XII, 35, 57; XVII, 8.

3. *Exod.*, XXII, 26.



Procession des Grecs. — Types nazaréens.

bonnet de feutre rouge, est la coiffure moderne la plus usitée, mais non la plus gracieuse, encore moins la plus commode. On ne s'explique pas le succès qu'elle a obtenu dans ces pays, où fatalement le soleil doit brûler le malheureux qui l'adopte. Autrement utile et pittoresque demeure le *couffieh*, longue pièce d'étoffe blanche, bleue, jaune, verte, rouge, retenue sur la tête par une corde de laine, mêlée de fils d'or chez les riches, ou simple torsade en poil de chèvre chez les gens du peuple. Ce voile mobile encadre agréablement la figure et, retombant sur les épaules, protège toute la tête contre les ardeurs de la canicule. C'est lui qui complète le vrai costume nazaréen, tel que Joseph et Jésus ont dû le porter.

Quant aux femmes, elles diffèrent sensiblement, comme type, de celles de Bethléem. Tout le monde sait que celles de Nazareth sont, au point de vue plastique, les plus remarquables de Palestine. Un pèlerin du ^{vi}e siècle, Antonin Martyr, laissant naïvement éclater son admiration, s'écriait : « Elles sont si belles qu'on ne saurait, dans tout le pays, en trouver de plus belles. A les en croire, ajoutait-il, cette prérogative leur vient de Marie dont toutes se disent les parentes. »

Généralement grandes, sveltes, brunes, elles ont dans leur démarche l'aisance et la noblesse que nous avons admirées chez les fellahines d'Égypte, bien que le costume nazaréen se prête plus difficilement aux gracieuses inflexions du corps. Ce costume, hélas ! tend lui-même, de plus en plus, à prendre les formes européennes, et bientôt du véritable Orient il gardera si peu que rien.

Or, malgré cette intrusion de vêtements exotiques contre laquelle les antiques protestations du prophète Sophonie ¹ lui-

1. *Sophonie*, I, 8.

même n'obtiendraient pas plus de succès aujourd'hui qu'autrefois, les Nazaréennes, dans leur allure, leur physionomie, leur grâce sans recherche, gardent encore très caractéristique le cachet national. On ne saurait les confondre avec les autres femmes galiléennes. Leur tête à peine couverte tantôt d'un réseau à mailles de soie ornées de lamelles d'or ou de cuivre,



Femme de Nazareth.

le *schebisim* mentionné par Isaïe ¹, tantôt par un simple mouchoir, réduction coquette du *couffieh*, présente modestement de beaux cheveux partagés sur le front et retombant en deux nattes tressées sur les épaules. Elles usent de bijoux pour leur toilette, mais sans en abuser ; et ce qui est plus rare en Orient, nous avons remarqué que beaucoup d'entre elles ne portaient pas de boucles d'oreilles. Plus dif-

ficilement, elles suppriment les bracelets et l'anneau nuptial en argent qui brille à leur main fine et soigneusement teinte de henné, au moins à l'ongle du pouce droit. Si leur mère leur a légué, ou si leur mari leur a donné un riche collier de sequins, elles n'en usent qu'aux jours de fête, et préfèrent le laisser tom-

1: Isaïe, III, 18.

ber sur leur poitrine, flottant autour du cou, que le transformer, comme on fait ailleurs, en diadème qui cacherait les cheveux, ou compromettrait l'ovale très pur de leur figure.

Le *cohl*, c'est le *pouch* des anciens, leur sert bien parfois — quelle est la femme de l'Orient qui saurait s'en passer ? — à agrandir l'orbite, ou à faire valoir l'éclat de leurs yeux ; mais c'est avec une simplicité charmante qu'elles en usent, et, en résumé, leur air modeste et presque timide demeure, quand même, le plus séduisant ornement de leur réelle beauté.



**Jeune fille nazaréenne
tenant un enfant.**



Femme riche de Nazareth.

Tout naturellement et de bonne heure, les jeunes filles s'appliquent à imiter leurs mères et elles n'y réussissent pas trop mal. Toutefois il faut reconnaître que, dans l'ensemble et jusque vers l'âge de douze ans, les petits garçons leur sont supérieurs. Plus gracieux encore que les jeunes Bethléémites, ils vous surprennent par la limpidité et la douceur de leur re-



— 148 —

Jeunes filles de Nazareth.

gard. Que de fois, en mettant la main sur leur front pour les bénir, n'avons-nous pas dit avec mon ami : « Quels beaux yeux de gazelle ! » Les longs cils qui les bordent modèrent le feu intense de leur prunelle, et leur laissent seulement ce doux éclat de vie qu'il faut pour illuminer la teinte un peu mate de leur chair. Leur tête, fine et franchement correcte, s'accommode indifféremment du déplaisant tarbouch ou du voyant couffieh. La longue robe, qui est leur vêtement ordinaire, tout en demeurant étroitement serrée sur leurs reins, ne nuit pas à la grâce naturelle de leurs mouvements. Leur voix et leur accent ont quelque chose de caressant qui se prête surtout au ton persuasif et à la prière. Ils sont d'ailleurs alertes, agiles, bien découplés. L'un d'eux, en 1888, nous a suivis à pied et par pure affection, durant cinq jours de marche, de Nazareth à Damas, sans paraître éprouver de sérieuse fatigue. Avec sa robe parfaitement blanche et sa ceinture écarlate, son couffieh bleu clair, retenu sur la tête par un gracieux cordon aux glands dorés, il

nous souriait sans cesse autant des lèvres que du regard, et se montrait aussi candide dans ses questions que dans ses réponses. C'était l'idéal du jeune adolescent. A notre vive surprise, nous l'avons retrouvé, deux ans



Têtes d'enfants de Nazareth.

après, sur une belle toile de notre Salon de peinture, transformé en Enfant Jésus qui cueillait des bluets et des anémones. L'artiste l'avait rencontré sur sa route, et, l'appréciant comme nous, il en avait fait son modèle.

Telle est l'esquisse générale de la patrie et des compatriotes de Jésus, qu'il était utile de retracer tout d'abord. Si quelques-uns la trouvent flattée, ils nous permettront d'invoquer une double excuse. La première, c'est qu'en Orient l'hyperbole ne demeure pas toujours rien que dans la bouche de ceux qui y vivent : elle se glisse aussi dans les appréciations de ceux qui y passent. Il faut la leur pardonner. Quand les Juifs, poètes ou prosateurs inspirés, parlent de leur pays, rien, semble-t-il, ne lui est comparable. Le ruisseau du Cison est un fleuve, le Carmel et le Thabor sont de hautes montagnes, la Palestine c'est *la terre*, et comme le monde entier, les années nombreuses semblent l'éternité, le relatif devient l'absolu. Est-il surprenant qu'une teinte de cette exagération se glisse sous la plume de ceux qui, comme nous, ayant longuement étudié ces pays, se hasardent à les décrire ? Peut-être même l'infériorité réelle de bien des choses qu'on y rencontre excite-t-

elle à louer plus énergiquement celles qui, par exception, y sont moins imparfaites. Alors on met au superlatif ce qui devait rester à un modeste comparatif. Donc si le lecteur perd de vue le diapason à prendre, il risque de supposer qu'on le trompe et, en

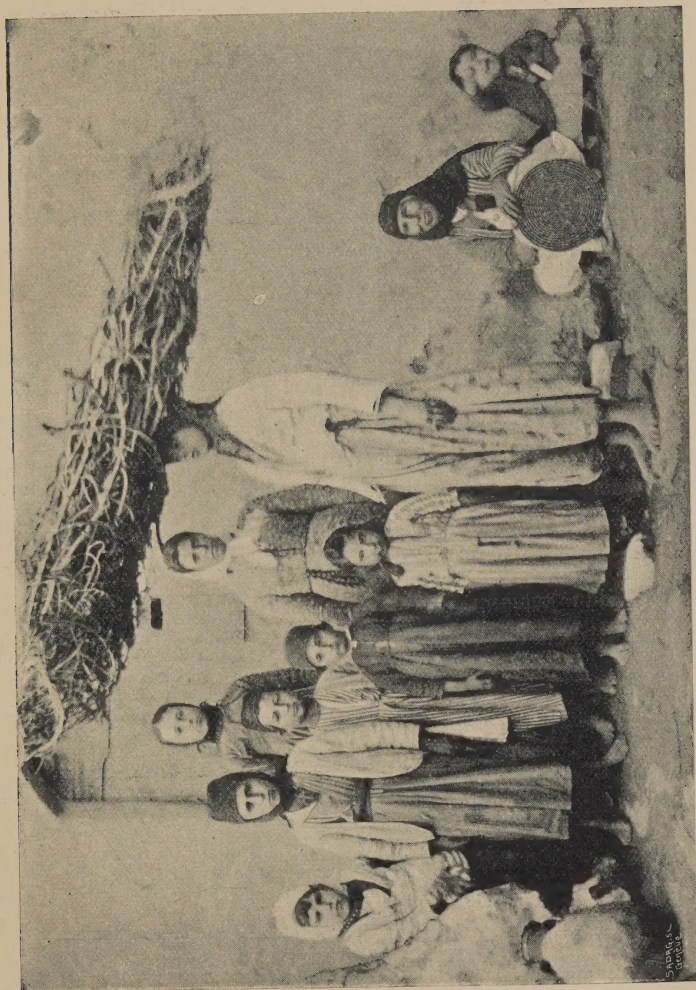


Une grand'mère nazaréenne.

tout cas, de se tromper. Ajoutons que la beauté perpétuelle du ciel, dans ces pays du rêve, fait croire en partie à la beauté de la terre. Et puis, un passé incomparable n'y crée-t-il pas à tout et à tous comme une auréole qui dore et embellit ce qui ailleurs demeurerait vulgaire et sans attrait ?

Au fond, Nazareth doit tout son intérêt au séjour qu'y a fait Jésus, y vivant près de trente ans de la vie de ses citoyens. Sans cela, qui s'occuperait du pittoresque très relatif de son site, des mérites non moins relatifs de ses habitants, de leur histoire, de leurs mœurs et de leurs coutumes ? Supprimez Jésus, et Nazareth n'a plus ni charmes, ni pèlerins, ni admira-

teurs. Oui, celui qui donne encore aujourd'hui une vie exceptionnelle à cette bourgade, un sens particulier à ce qui s'y fait, une beauté significative à ce qui s'y voit, c'est le Fils de Marie qui a marché dans ses rues, joué et conversé sur la place publique, peiné dans ses ateliers, prié dans sa synagogue, erré sur ses montagnes,



Les enfants des pauvres, à Nazareth.

enfin médité dans ses murs le plan définitif de la Rédemption ! Il y a plus : du sang qu'il tenait de sa mère, les Nazaréens en ont encore quelques gouttes dans leurs veines, car Marie laissa plusieurs membres de sa famille, neveux et cousins, à Nazareth. Pour amoindrir insensiblement la parenté première, les mélanges survenus par la suite des temps ne la suppriment pas. La goutte d'eau, même quand elle a dès longtemps quitté la source, n'en demeure pas moins tout elle-même dans le fleuve qui l'emporte. La population actuelle de Nazareth garde quelque chose de Joseph, quelque chose de Marie et par celle-ci quelque chose de Jésus. Faut-il s'étonner si celui qui la visite s'efforce de l'y retrouver ? Dans ce but, le type idéal qu'il s'était formé de chaque membre de la Sainte Famille sera appliqué à ceux qui, dans leur ensemble, en présentent quelque vague réalisation ; on le complétera en leur empruntant ce qu'ils ont de meilleur. Or, par un phénomène constant, l'idéal définitivement obtenu doit réagir lui-même sur les sujets qui l'ont fait naître, et il porte à attribuer indistinctement à la collectivité des qualités qu'il fallait maintenir à l'individu personnelles et divisées. Ceci ne fait de mal à personne et, dans ces conditions, l'illusion paraîtra toujours excusable.



II

UNE MAISON D'ARTISAN A NAZARETH.



Blé et orge de Nazareth.

PRÈS la description générale de Nazareth et de ses habitants, nous devons faire visiter à nos lecteurs l'habitation d'un artisan nazaréen.

La maison de l'ouvrier a été, de tout temps, distincte de son atelier. J'en avais douté autrefois, attribuant à l'islamisme cette relégation de la femme et des enfants loin du père qui travaille. Un passage de l'Évangile apocryphe de l'Enfance m'a montré que j'avais tort, puisque, dès le III^e siècle, cette séparation existait.

Cette maison où vit la famille de l'ouvrier, et où il vient lui-même, vers midi, pour prendre son repas, et, au coucher du soleil, pour y passer la nuit, est non pas

à petit dôme comme celles de Jérusalem et d'autres villes de Syrie, mais à toiture plate, formant terrasse. Elle est toujours bâtie dans de modestes proportions. C'est l'habitation juive d'autrefois avec sa pauvre architecture traditionnelle. On y entre par une petite cour avec galerie intérieure tout à fait rudimentaire, ou par un escalier qui motive toujours un sous-sol assez bas. C'est là que, faute d'autre avant-corps, on loge quelques bêtes et diverses provisions. De telles décharges extérieures sont d'autant plus utiles que la maison proprement dite n'a qu'un seul appartement où la famille se tient réunie, où on mange, on couche,



Appartement sur la terrasse.

on vaque aux travaux du ménage.

L'appendice traditionnel de cet appartement, c'est la terrasse qu'on aborde par un escalier, soit intérieur, soit extérieur. Sur ce toit, plat et fait de terre glaise ou de mortier, on se groupe pour respirer l'air frais du soir, pour prier et passer de longues heures en intimes causeries. Pendant le jour, les femmes

y lavent et y font sécher le linge, les ustensiles du ménage et même les graines récoltées à la belle saison.



Rue et maisons de Nazareth.

Si la famille est nombreuse, largement apparentée, dans une aisance relative et désireuse de faire l'hospitalité, elle se construit presque toujours, comme le fit la Sunamite pour le prophète Élisée, une chambre sur cette terrasse. Les Juifs appelaient *aliyya* cet appartement que dans le Nouveau Testament on nomme *hypê-room* ou cénacle. On y installe les hôtes pour leur laisser plus de liberté, et souvent les nouveaux ménages lorsque, à l'appartement inférieur, il n'y a plus de place pour eux. Or, ce cas n'est pas rare, les familles étant habituées à ne pas se diviser pour rester, selon le mot du Psalmiste ¹, comme les rejetons de l'olivier autour du tronc vénérable qui les a engendrés et nourris. On trouve fréquemment plusieurs frères avec leurs femmes et leurs enfants vivant très cordialement sous le même toit, bien que le père, ce puissant

1. Ps., LXXVII, 3.

trait d'union, ait depuis longtemps disparu. En son absence, c'est l'aîné de la famille qui hérite de l'autorité et, en partie, des responsabilités paternelles.

La maison où nous allons entrer est celle d'un charpentier. Elle n'a pas d'avant-cour et on l'aborde par un escalier assez gravement compromis. La porte est l'ouverture, non pas seulement principale mais unique, par où le jour pénètre dans le vaste appartement. Une petite fenêtre hors d'aspect et soigneusement fermaillée sert à l'aération, mais ne donne presque pas de lumière. Un moment, l'obscurité nous semble complète dans ce réduit plus long que large; puis peu à peu nos yeux s'habituent à ce demi-jour qui a l'avantage de déplaire aux mouches et de donner quelque fraîcheur aux habitants. « On comprend, dis-je à mon compagnon, M. Vigouroux, qu'en un lieu si mal éclairé la femme de l'Évangile prenne son balai et allume sa lampe pour retrouver la drachme perdue. » ¹

Ce qui frappe le plus, quand l'œil peut enfin se permettre une inspection générale dans ce singulier intérieur, c'est le peu qu'il faut pour suffire aux besoins de l'homme non encore entré en contact avec la civilisation moderne. Dans cette salle, qui est le tout de la maison, il y a un grand vide qui donne froid au cœur et dans ce vide un très pauvre mobilier. En voici, au reste, l'inventaire. Il ne sera pas long.

D'abord ni lits, ni table, ni sièges. Les lits sont remplacés par des nattes épaisses ou des couvertures matelassées qu'on roule le matin, dès le lever, pour les empiler avec les coussins dans le *youk*, vaste armoire prise dans le mur et où s'accumulent les rares objets de lingerie dont dispose la famille.

1. *Luc*, xv, 8.

La table est quelquefois un boisseau renversé. Ici et le plus souvent, c'est un rond portatif reposant sur un large pied, de 20 centimètres de haut. Sur ce rond, que l'on met de côté après le repas, se place un disque de cuivre ou simplement de fer battu, portant, habilement échafaudés, le riz ou les légumes qui seront le régal de famille. Les sièges ou escabeaux n'ont pas ici leur raison d'être, attendu que pour manger, comme pour travailler ou converser, on doit s'asseoir sur la natte occupant le fond de l'appartement.

Dans les murs à droite et à gauche, deux grandes niches cintrées. Celle de droite, dans sa partie basse, est avantageusement occupée par une grande jarre ou réservoir d'eau qu'accostent quelques cruches plus légères, celles-là mêmes qu'on va, deux fois par jour, remplir à la fontaine pour alimenter le récipient principal. Sur quelques planches de sycomore, disposées par étage dans l'embrasure de la niche, les burettes de l'huile et du vinaigre, la gorgoulette que l'on se passera pour boire pendant le repas, quelques écuelles de bois, dont une assez grande est destinée à servir le *lebben* ou lait aigre, assaisonnement régulier de tout mets offert à l'assistance. Ne cherchons ni assiettes, ni cuillers, ni fourchettes; le pain en feuilles, sorte de crêpes de large dimension, et les mains des convives les suppléeront très ingénieusement.

Le pain mince et étalé dans toute son ampleur est l'assiette réglementaire; sur un de ses côtés, on prélève adroitement une bande qui, à moitié enroulée vers le bout, deviendra la cuiller. Les doigts feront tout le reste.

Dans la niche de gauche et, par le fond, engagés partiellement dans le sol, trois *rhabiers*, ou grands vases de terre cuite, renfermant les provisions de blé, de riz, de pois chiches, utilisées pour

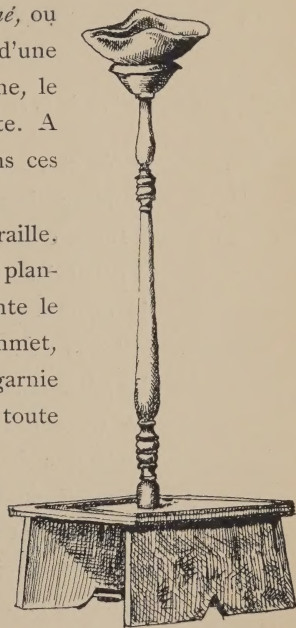


Intérieur d'une maison d'artisans, à Nazareth.

l'ordinaire de chaque jour. C'est par une ouverture ronde et pratiquée au bas de ces *rhabiers* qu'on en extrait le contenu. Le haut de l'embrasure, partagé en rayons réguliers, sert d'asile soit à quelques légumes, ail, oignons, fèves, recueillis dans des corbeilles de paille tressée, soit à de petits vases renfermant le sel, la menthe et le cumin pilés ou d'alléchantes confitures. A la place d'honneur, deux petites cornes, l'une, le *mokohlé*, remplie de fard noirâtre, le *pouch*¹ des Juifs et le *stibium* des Romains, qui sert à teindre les cils et les sourcils, et à donner, par des ombres habilement ménagées, un éclat particulier aux yeux les plus doux et même les plus modestes ; l'autre, renferme la poudre de *henné*, ou *copher* de la Bible, avec lequel on décore les ongles d'une couleur rouge-jaune, ce qui est, pour toute Syrienne, le complément obligé de la plus élémentaire toilette. A côté est le *mil*, longue aiguille de bois qui, dans ces diverses opérations, joue le rôle de pinceau.

Plus loin, une outre vide est suspendue à la muraille. Au-dessous et par terre, un bâton, fixé dans une planchette ou escabeau qui lui sert de base, représente le chandelier patriarcal. S'élargissant en creux au sommet, il reçoit une petite lampe d'argile à trois becs, garnie d'huile et de tresses de coton. Souvent elle brûle toute la nuit.

Au fond de la salle, et en face de la porte, un miroir orné de gaze bleue appelle avec quelque prétention l'œil des visiteurs. Puis, à droite, et soigneusement fermé, se dresse un grand coffre de bois, grossièrement enjolivé de peintures criardes.



Chandelier usité en Galilée.

1. *Jérémie*, IV, 40 ; 4 *Rois*, IX, 30 ; *Ezéchiel*, XXIII, 40.



Préparation de la farine pour faire des gâteaux.

C'est là qu'on serre les habits de fête, les tapis brodés, les bijoux, en un mot tous les objets précieux de la famille. A gauche, sont rangés près du mur, un plat de cuivre, une marmite en fer battu et un berceau. C'est là tout le mobilier, si nous y joignons un petit fourneau en terre cuite, deux pierres à moudre

le blé et un récipient de bois qu'utilisent en ce moment quatre femmes assises sur une natte centrale.

Deux d'entre elles ont fait de la farine fraîche, et une autre la pétrit dans la vaste jatte qui sert aussi de plat pour le riz, et de cuvette pour laver le linge. Cette fois, grâce à un habile mélange de miel et d'huile avec la fleur de froment, il en sortira des gâteaux suintants et dorés, peut-être les *rekikim* des anciens, que nos aimables Nazaréennes nous font admirer avec satisfaction, tandis que deux petits enfants les dévorent des yeux, en tenant un doigt dans leur bouche gourmande. Ces femmes sont la belle-mère et trois belles-filles, preuve concluante que plusieurs ménages, comme nous le disions tout à l'heure, peuvent vivre en paix sous le toit paternel, et n'y former qu'une seule famille. Les gens du dehors sont ainsi autorisés à confondre sous le titre de frères tous les enfants qui en font partie, alors même que plusieurs

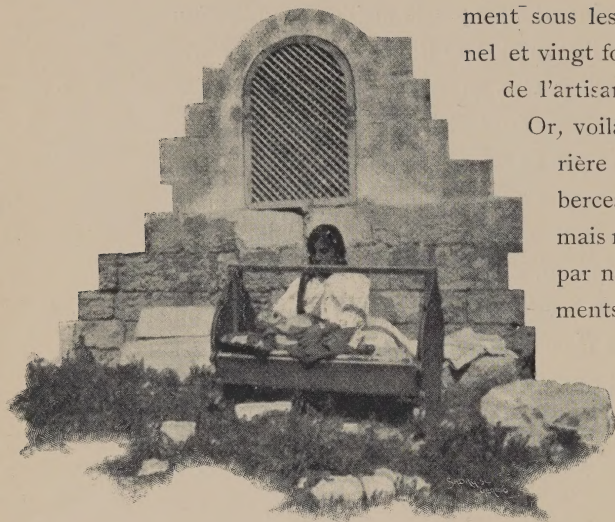
ne sont que cousins germains. Il n'y a pas de meilleure explication à donner des passages de l'Évangile ¹ où il est question des frères et des sœurs de Jésus. On y vise, en effet, comme le prouvent les indications généalogiques de trois d'entre eux, Jacques, Simon et Jude, les fils non pas de Joseph, encore moins de Marie, mais d'Alphée ou Cléophas, frère ou beau-frère de Joseph, et on les appelle frères, quoique n'étant en réalité que des fils de frère ou de sœur, soit de Joseph, soit de Marie.

Deux tourterelles qui se poursuivent en se becquetant, et un jeune chevreau qui vient lécher les petits enfants à la figure, et les arracher à leur contemplation extatique devant les *rekikim*, complètent cet intérieur probablement assez semblable à celui où Jésus grandit autrefois. C'est bien, en effet, sur une natte simple et grossière comme celle-ci que l'Enfant du ciel se couchait pour dormir d'un sommeil gardé par les anges, qu'il s'asseyait ramenant sous lui ses petites jambes pour prendre part au frugal repas de la pauvreté, ou qu'il s'agenouillait devant sa mère pour la contempler et l'embrasser. Nous avons certaine-



Femmes faisant les *rekikim*.

1. *Marc*, VI, 3 ; XV, 40 ; *Jean*, XIX, 25 ; *Matth.*, X, 3 ; *Luc*, VI, 16 ; *Actes*, I, 13.



Nézah devant le berceau de son enfant.

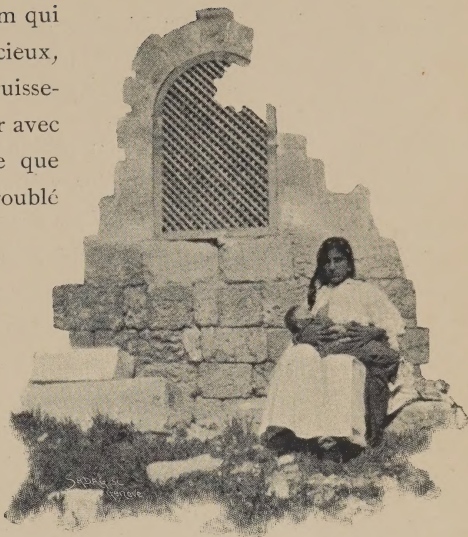
ment sous les yeux le type traditionnel et vingt fois séculaire de la maison de l'artisan.

Or, voilà que tout à coup, derrière nous, et du fond de ce berceau signalé tout à l'heure, mais non sérieusement exploré par nous, partent des vagissements aigus s'accroissant en un *crescendo* rapide. La plus jeune des deux mères, sans trop d'émotion, se dispose à répondre au bruyant appel. Elle laisse là les *rekikim* et, agenouillée

devant le berceau, elle offre généreusement son lait au nourrisson dont la bouche béante semblait nous préparer d'interminables lamentations. Le berceau des pauvres, à Nazareth, est une boîte de bois assez fruste avec deux légers montants, l'un à la tête et l'autre aux pieds. La traverse supérieure, qui les relie dans la longueur, constitue pour la mère soit une anse s'il faut le transporter, soit un point d'appui pour son bras s'il faut allaiter la petite créature.

Je ne sais rien de plus touchant que ce spectacle de la femme offrant chastement son sein maternel à la convoitise impatiente et vorace de son jeune tyran, tandis qu'avec une indicible expression ses yeux l'enveloppent d'amour et de tendresse. Ainsi jadis, dans ce même bourg de Nazareth où nous sommes, Marie allaita son fils Jésus.

Ce n'était probablement pas la faim qui faisait crier ainsi le bruyant capricieux, car à peine avait-il saisi la mamelle ruisse-lante qu'il la rejetait pour se lamenter avec une nouvelle ardeur. Il est à croire que notre présence avait, mal à propos, troublé son sommeil et, de plein droit, il s'en plaignait en son langage. La mère douce et bonne se mit alors à le bercer en murmurant à son oreille quelque chose que le méchant n'écoutait pas, mais que nous-mêmes étions fort jaloux d'entendre. Notre désir devint si vif qu'il se traduisit bientôt par une prière, et l'aimable femme, après avoir lutté un instant avec sa timidité naturelle, se résigna à chanter tout haut la berceuse qu'elle avait jusqu'alors murmurée tout bas :



**La mère douce et bonne
se mit à murmurer à son oreille.**

L'œil de mon fils, c'est l'œil de la gazelle ¹,
Veillant la nuit, dormant le jour.
J'aimerais bien la ressemblance,
Si elle ne nous empêchait de dormir.
Allons, voyons, veux-tu finir ?

Pour être moins gracieux, le buffle est plus utile.
Il travaille le jour, et repose la nuit.
Veux-tu lui ressembler ? La chose est bien facile,

1. En maintenant le rythme qui perce encore à travers la traduction, il eût été facile de mettre en vers français les diverses pièces que nous

Du lait d'une bufflesse je m'en vais te nourrir.
Tu n'auras plus ainsi du lait de ta maman.
Dors à propos, petit méchant !

Notre attention presque religieuse lui donnant du courage :
« Lorsqu'il est plus raisonnable, dit-elle, je lui chante quelque chose de mieux. Vous allez en juger. Ma mère qui le tenait de sa mère, me l'a chanté bien des fois, quand je ne voulais pas dormir. » Prenant alors son fils sur ses genoux, la Nazaréenne se mit à faire voltiger gracieusement sa main au-dessus de sa tête en fredonnant :

Blanche colombe, vole, vole,
Sur la tête de mon enfant.
Que tes yeux s'arrêtent dans ses yeux qui vont dormir.
Sa candeur ressemble à la tienne,
Vole en regardant ses yeux, il s'endormira.

Belle colombe, pourquoi t'enfuir à tire-d'aile ?
N'est-il pas beau, mon enfant ?
Est-ce ma voix qui t'épouvante ?
Voix de mère c'est douce prière,
Reviens, reviens et il s'endormira.

Douce colombe, du vent de tes ailes
Caresse le front de mon enfant.
Chasse la fièvre et les rêves inquiétants.
Vois comme ses grands yeux se ferment,
Vole d'ici, de là, et il s'endormira.

avons recueillies ; mais il nous a semblé préférable de les reproduire littéralement telles que nous les avons entendues, laissant à d'autres le soin d'en faire de gracieuses poésies, s'ils le jugent utile.

Comme l'étoile au fond de l'eau limpide
Voit son image et lui sourit,
Ainsi, colombe, en ce berceau regarde
Éclore ta vie pure et sans fiel.
C'est fini ! et mon fils est endormi.

Des paroles si suaves nous tenaient sous un charme indicible et dans une attitude de plus en plus rêveuse que la jeune mère ne pouvait s'expliquer. « Qui empêche de croire, dis-je brusquement à mon ami, que Marie chanta des chants analogues sur le berceau de Jésus ? » Car enfin si quelque chose se perpétue parmi le peuple avec une fidélité tenace, ce sont à coup sûr les hymnes du berceau. La petite fille, qui s'est endormie tant de fois en les écoutant, les répète sitôt que, dans son cœur d'enfant, commence à poindre sa vocation future aux sollicitudes de la maternité ; et, les ayant ainsi répétés, elle les retrouve tout vivants dans son cœur et sur ses lèvres, le jour où elle devient réellement mère. La persistance de ces airs traditionnels ne saurait, en aucune façon, nous surprendre. Ils font, en général, partie d'un fond musical et poétique tellement commun à toute l'humanité, qu'on est à peu



Nézah chantant sa berceuse.

près sûr de les rencontrer chez tous les peuples, et presque identiques soit quant aux images bizarres et enfantines qu'ils évoquent, soit quant à l'harmonie essentiellement isochrone, comme la berceuse qui les constitue. Ainsi j'ai entendu, il y a six ans, dans les ruines d'Agriente, une femme endormant son fils au refrain de la même chanson qui avait bercé mes premières insomnies aux environs de Narbonne, refrain que chantent encore, en guise d'*Angelus*, les cloches de nos villages quand le carillonneur veut avertir l'homme des champs que la pluie tombe, et qu'il peut s'octroyer un supplément de sommeil.



Maroum et ses enfants.

Sôn, sôn, béni, béni, béni,
Sôn, sôn, béni, d'endacon.

Cependant, l'autre mère semblait fort désireuse de nous dire à son tour ce qu'elle savait. Elle comprenait d'ailleurs le plaisir que nous aurions à l'entendre.
« Moi, fit-elle, je chantais à mon fils, ce petit gourmand que vous voyez là :

Joseph dort sous l'amandier.
Toutes les fois que le vent souffle,
Il tombe une amande à ses côtés.
En se réveillant, il les trouvera.

Si le chacal vient les lui prendre
Qui donc l'en empêchera ?
Le chacal ne prend rien à l'enfant sage
Qui dort quand sa mère chante le sommeil.

Et les amandes s'amoncellent,
S'amoncellent,
Jusqu'au ciel.

Sur le berceau de ma fille déjà grande, et que je vous prierai de
bénir quand elle va nous revenir de l'école, je disais :

Allons, chat, pas de cris, pas de bruit !
Tu éveillerais ma fille qui s'endort.
C'est en dormant qu'elle grandira
Et que plus tard, vaillante et belle,
Comme moi je le suis aujourd'hui,
Elle ira, soir et matin,
La cruche penchée sur sa tête,
Puiser de l'eau à la fontaine,
Où, jalouses, ses compagnes l'admireront.

Et comme, souriant, je la bénis, la jeune femme invite d'un



Au bazar des légumes.

regard les deux autres à nous témoigner, en nous baisant les mains, leur satisfaction de nous avoir fait plaisir. Les petits enfants s'étant mis à suivre leur exemple, reçoivent, nos avec meilleures caresses, une distribution de petite monnaie qui ne les laisse pas indifférents.

C'est à ce moment qu'apparaissent sur le seuil de la porte deux des jeunes chefs de la famille. Charpentiers l'un et l'autre, ils rentrent pour le repas du soir. Sur leur figure mâle et tout épanouie, perlent encore des gouttes de sueur. Ils ont fait leurs provisions en passant au bazar des légumes. Ceci entre, en effet, dans les attributions de l'homme et ainsi faisait très probablement Joseph autrefois. L'un porte dans une écuelle de terre le lait aigre caillé, ou *lebben*, dont nous avons déjà parlé, et l'autre sur son bras des herbes sauvages, sorte de salade amère qu'il s'empresse de déposer pour venir à nous. Prenant respectueusement dans leur main calleuse notre main, tous deux la baisent avec effusion, et la portent longuement à leur front incliné. Puis, après un

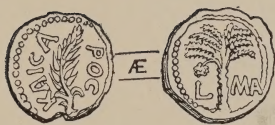
moment de silence, ils nous invitent à rester pour partager leur modeste repas. Nous verrons toute la famille, même le vieux père qui s'est attardé aux champs où il travaille. Notre présence sera une bénédiction pour tous.

Nous les avons laissés



Nézah nous accompagnant dans la rue.

sés désolés de notre refus, en leur témoignant notre plus cordiale reconnaissance. Une des jeunes mères nous a suivis jusque dans la rue avec son enfant sur le bras, nous saluant du geste et du regard. Si elle a pu comprendre nos paroles, elle aura été heureuse de surprendre sur nos lèvres cette conclusion où l'âme de mon ami et la mienne se sont instinctivement rencontrées. C'est ainsi qu'on dut vivre en toute paix et simplicité dans la maison de saint Joseph.



III

CHANTS D'ENFANTS DANS LA RUE.



Épines de Nazareth.

E soir, au coucher du soleil, j'entendis chanter sur la petite place qui avoisine l'hôtellerie franciscaine de *Casa Nuova*. Rien de plus inusité en Orient que ces démonstrations joyeuses dans la rue. Le prophète Zacharie avait bien annoncé ¹ qu'aux jours de la restauration messianique le peuple chanterait au coin des carrefours. Mais il y a beau temps que la prophétie a cessé de s'accomplir. Depuis de longs siècles, le silence morne, qui suit la plus sauvage dévastation et accentue le deuil inconsolable, s'est étendu sur tout le

pays avec le joug de l'infidèle. En dehors de quelque poète ambu-

1. *Zach.*, VIII, 5.

lant ou de quelque mendiant aveugle, nous n'avions jamais entendu chanter dans les rues d'une ville de Palestine. Nazareth faisait donc exception.

Or, en nous penchant à nos fenêtres, nous vîmes que les chanteurs étaient des enfants. Les jeux auxquels ils se livraient semblaient fort animés. Ce qu'ils chantaient devait en préciser le sens, il était donc utile de l'entendre. Nous nous mîmes à l'écouter avec l'attention la plus soutenue.

Mais avant d'aller plus loin, je dois observer que, tout en parlant de chants, la musique proprement dite va avoir peu à faire ici. Il ne faut pas me demander de lui accorder, dans ce petit livre, le rôle que j'ai pu donner à la photographie, tout en n'étant que photographe de rencontre et par nécessité.

Vouloir noter les airs populaires en Orient, serait, à mon avis, poursuivre la quadrature du cercle. La voix des chanteurs, nasillarde et traînante, se tient si régulièrement, non pas dans des dièses et des bémols, mais dans des quarts de ton et des nuances si inappréciables, qu'on ne trouve jamais de franche note à fixer. Je sais bien que c'est là une



Jeu d'enfants.

des caractéristiques de la chanson du rossignol. Oui, mais je déclare, puisque ce parallélisme me vient à l'esprit, que l'insaisissable est très certainement la seule analogie à établir entre les ravissantes mélodies de celui-ci et les monotones plaintes que j'ai entendues en Galilée. L'Oriental est fatalement un chanfre désireux, avant tout, de glisser dans les modulations musicales qu'il imagine, la paresse triste et languissante de sa vie. Même quand il donne toute sa voix dans des gammes ascendantes les plus hardies, il la fait trainer, et son effort n'engageant jamais sa poitrine, on comprend qu'il puisse crier beaucoup et longtemps sans se fatiguer. Les enfants ne font pas autrement dans leurs jeux. C'est d'ailleurs affaire de tempérament et de tradition. Les Juifs dans leurs synagogues chantent sur le même ton que les Maronites dans leurs églises, et les Arabes dans leurs mosquées. En sorte que celui qui s'imaginerait éprouver quelque satisfaction artistique à entendre, dans leur idiome d'origine et sur les lèvres des fils d'Israël, les poésies si larges de composition, si saisissantes d'images, si splendides d'enthousiasme, que nous ont laissées Moïse, David ou Isaïe, aurait une cruelle déception. Il constaterait que les plus nobles inspirations de la littérature hébraïque se traduisent, en musique orientale, par les plus insignifiantes et les plus détestables mélodies. Les philosophes en donnent pour raison que l'oreille du sémite, fils du désert, ne s'est pas formée, comme la nôtre, aux grandes harmonies de la nature chantant ses plus beaux cantiques, tantôt avec le bruit des vagues au bord de la falaise, tantôt avec les mugissements des tempêtes dans la forêt, ou le cri modulé des oiseaux jeté, dans la joie de vivre, à la brise qui passe et à l'écho qui répond. Je n'ai pas à résoudre ici le problème. Je constate le fait. Si le sémite naît naturellement vrai

poète, il vit et meurt
pitoyable musicien.

Donc les petits garçons et les petites filles de Nazareth chantent, comme leurs papas et leurs mamans, tristement des choses joyeuses, et du nez les choses du cœur. Ils n'en sont pas moins aimables et intéressants à nos yeux.

Nos petits Nazaréens jouaient au Roi.

Comme en ce pays on n'a pas encore entendu parler de république, le jeu n'avait certainement rien de révolutionnaire, et nos oreilles démocratiques n'eurent pas à s'en scandaliser.

Imaginez deux chœurs d'enfants dont les uns interrogent et les autres répondent. Ceux-ci ont le privilège de porter le Roi sur leurs épaules, et les autres le plaisir de danser autour de lui.



Le jeu du Roi.

I^{er} CHŒUR

A qui est cette couronne
Faite de branches d'olivier ?

II^e CHŒUR

C'est celle du Roi,
Donnez-la-moi.

I^{er} CHŒUR

A qui est ce manteau rouge
Brodé d'or et de soie ?

II^e CHŒUR

C'est celui du Roi,
Apportez-le-moi.

I^{er} CHŒUR

A qui ce sceptre pacifique,
Branche d'hysope qui sent bon ?

II^e CHŒUR

C'est celui du Roi,
Remettez-le-moi.

I^{er} CHŒUR

A qui cet âne magnifique,
Oreilles droites, pied levé ?

II^e CHŒUR

C'est celui du Roi,
Amenez-le-moi.

I^{er} CHŒUR

Pour qui ces vêtements par terre
Jetés comme des tapis ?

II^e CHŒUR

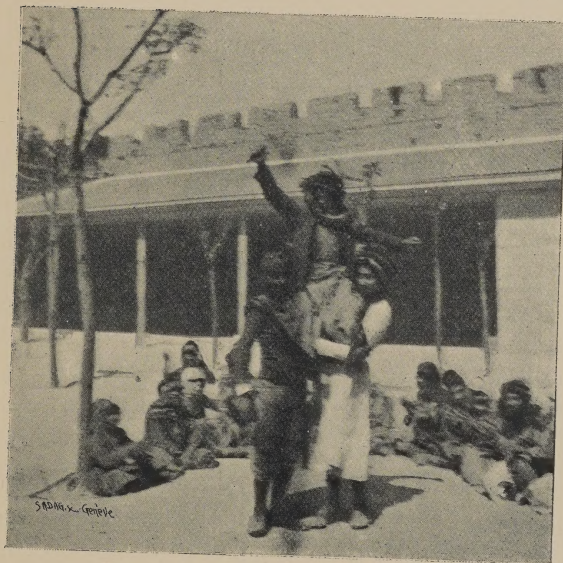
C'est pour le passage du Roi,
Faites comme moi.

I^{er} CHŒUR

A qui cette armée toute prête
A se battre pour quelqu'un ?

II^e CHŒUR

C'est celle du Roi,
Venez avec moi.



Vive le Roi.

I^{er} CHŒUR

A qui ce beau palais de marbre
Où brillent les flambeaux du festin ?

II^e CHŒUR

C'est celui du Roi,
Suivez-moi.

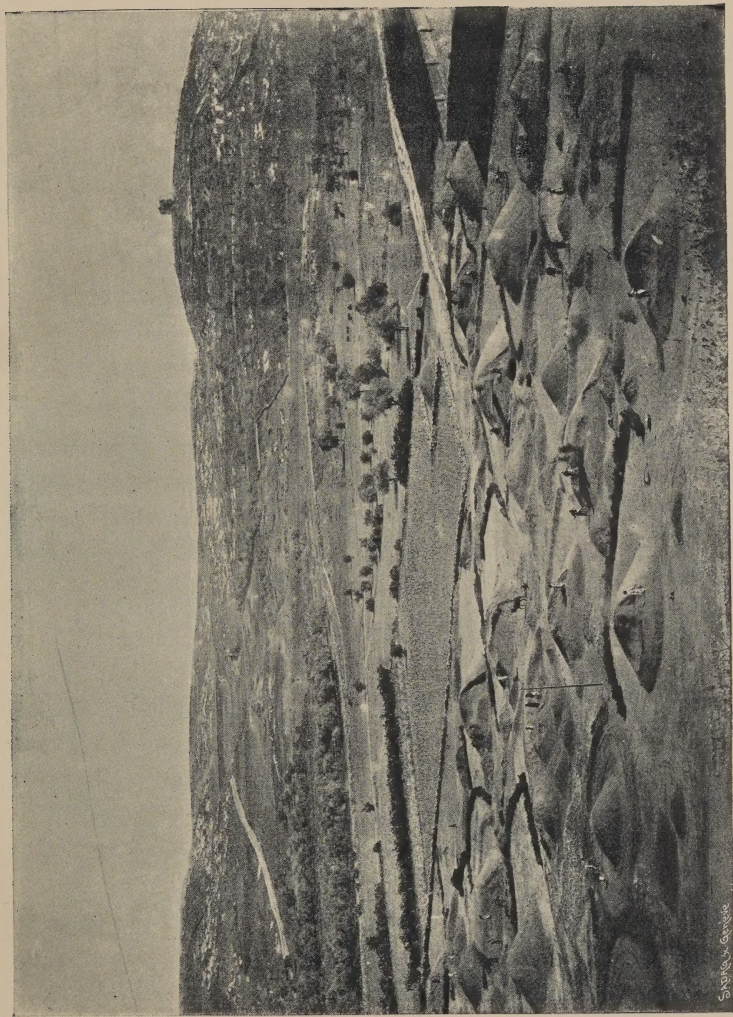
TOUS ENSEMBLE

Prenons le Roi sur nos épaules
Et portons-le chez lui ;
Portons-le, marchant en troupe,
Vive le Roi ! Vive le Roi !

Et criant, se culbutant, ils disparaissent au fond de la rue, dans les premières ombres de la nuit, pour aller recommencer, sur l'aire publique, à l'entrée de la ville, une nouvelle série de jeux.

Nous avons vu cette aire dans la soirée. On commençait à la préparer pour recevoir les blés à peu près mûrs. C'est là qu'on entassera, dans une série de lots tracés en rond et distribués entre les plus importants propriétaires, les gerbes toutes déliées et amoncelées au milieu de chaque petite aire. Celle-ci est délimitée par des pierres formant une circonférence exacte. C'est dans cette circonférence que tourneront des bêtes, traînant une herse garnie de pointes ou de pierres aiguës et foulant elles-mêmes de leurs pieds les épis dont on veut extraire le grain. D'après le précepte mosaïque toujours en vigueur ici, on ne muselle point l'animal qui travaille. On lui laisse tout droit de prélever sa dîme sur la moisson qu'il a contribué à faire venir, et dont il assure encore au maître le résultat final. Rien de plus intéressant que le spectacle offert, vers le commencement de juin, par les Nazaréens sur l'aire publique. Préparation de la gerbe, dépiquage, vannage, enlèvement du grain, tout s'y fait simultanément. On comprend que ces scènes diverses aient inspiré, par les souvenirs qu'elles avaient laissés dans son âme d'enfant, les délicieuses images employées plus tard par Jésus pour mieux inculquer aux Galiléens les mystères du royaume du ciel dans le temps et dans l'éternité.

Pour le moment, ce sont les enfants de Nazareth qui prennent



L'aire publique à Nazareth.

leurs ébats sur la grande surface plane, très propice à leurs jeux. De là leurs chants ou leurs cris arrivent jusqu'à nous.

Je demeurai longtemps à ma fenêtre, rêveur et plus préoccupé encore de ces divertissements, en apparence bien futiles, que des berceuses entendues chez les charpentiers. Tout particulièrement leur jeu du Roi, tel que je l'avais compris, me remettait en mémoire un fragment de l'Évangile arabe de l'Enfance ¹ où le petit Jésus, jouant au Roi, profite de sa dignité provisoire pour faire des miracles au bénéfice de ses sujets, et je trouvais dans ce souvenir, particulièrement suggestif, une preuve de l'antiquité du jeu lui-même. Pour être visiblement apocryphe, l'Évangile en question n'en date pas moins des premiers siècles du christianisme; et, s'il raconte une série de prodiges ridicules, il demeure, quand même, un témoin très autorisé des usages et des jeux de ces temps-là.

Avec plus de raison toutefois la scène à laquelle je venais d'assister évoquait en mon âme le souvenir d'un texte, biblique celui-là, autrement sérieux, puisque c'est la parole du Maître, et duquel on peut tirer les plus légitimes déductions. Je veux parler du passage où Jésus, accusé des Juifs, race toujours inquiète et mécontente, s'exprime ainsi : « A qui faut-il comparer les hommes de cette génération et à qui ressemblent-ils ? Ils ressemblent aux enfants assis sur la place publique et qui, s'interpellant les uns les autres, crient : Nous vous avons joué de la flûte et vous n'avez pas dansé. Nous vous avons chanté des choses tristes et vous ne vous êtes pas lamentés ! Car enfin Jean le Baptiste est venu ne mangeant pas de pain, ne buvant pas de vin, et vous avez dit : Il a le diable au corps ! Le Fils de l'homme

1. *Év. de l'Enfance*, xli. Thilo., p. 117.



Jeune joueur de flûte à Nazareth.

est venu mangeant et buvant, et vous dites : C'est un mangeur et un buveur ¹ ! »

Si le Maître, pour rendre sa parole intelligible aux foules, employait une telle comparaison, c'est que très certainement, de son temps, les enfants jouaient sur les places publiques, et plus particulièrement sur celle de Nazareth. Il les avait vus jouer. Il avait joué lui-même, mêlé, sans doute, à ses cousins, les fils de Cléophas. On devine qu'il a subi les capricieuses boutades de ces petits Nazaréens mobiles, inconstants, et incapables de savoir ce qu'ils veulent, à certaines heures de leur existence désœuvrée.

Les jeux, me disais-je en me couchant, sont parmi les enfants chose aussi traditionnelle que les berceuses chez les mamans. Dans des pays aussi fermés au contact des étrangers que les villages galiléens, les innovations sont particulièrement inadmissibles. D'où pourraient-elles venir ? Et si elles venaient, seraient-elles accueillies ? Non. Par conséquent les jeux d'aujourd'hui risquent fort d'être les jeux d'autrefois.

Et je m'endormis sur cette conviction, en me promettant de constater, dès le lendemain, ce qu'elle pouvait avoir de fondé.

1. *Matth.*, XI, 16 ; *Luc*, VII, 31.



IV

JEUX DE PETITES FILLES A NAZARETH.



Concombre de Nazareth.

Ly a à Nazareth plusieurs écoles d'enfants et des plus intéressantes. C'était un milieu naturellement indiqué pour procéder à mon enquête.

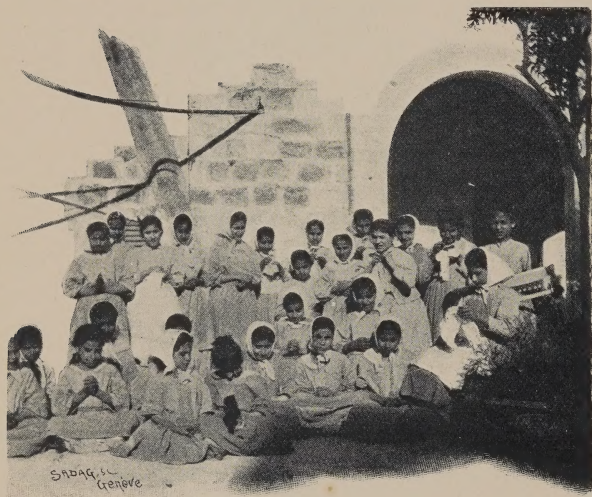
Les dames de Nazareth, dont la maison mère est à Oullins près de Lyon, se trouvant nos plus immédiates voisines, eurent d'abord nos préférences. En outre des orphelines recueillies par leur charité, elles élèvent un grand nombre de jeunes filles appartenant à toutes les classes de la société, et nous étions sûrs de trouver chez elles la résultante exacte des traditions

nazaréennes en fait de jeux et de chants usités parmi les enfants. Elles n'ont que de petites filles, c'est vrai, mais les petites filles

montrent souvent dans leurs amusements plus de goût que les petits garçons. Et puis, n'y avait-il pas un intérêt particulier à entrevoir comment avaient joué, non seulement Jésus, mais aussi Marie sa mère, car rien ne dit que, petite fille à Nazareth, elle se soit abstenue de jouer très gracieusement avec ses compagnes.

La vénérable supérieure, esprit distingué et excellent cœur,

devina aussitôt toute notre pensée et, pour mieux seconder nos désirs, mit à notre disposition une de ses religieuses, née dans le pays, et ayant elle-même pris part, dans son enfance, aux jeux qui pouvaient nous intéresser. C'était l'interprète le plus apte à m'expliquer ce que je ne comprendrais pas, et l'autorité la mieux venue à provoquer les petites scènes que nous désirions voir.



Les orphelines
recueillies par les dames de Nazareth.

« Ici comme ailleurs, me dit-elle, les enfants ont une tendance naturelle à reproduire, dans leurs amusements, les incidents principaux de la vie de famille : banquets, mariages, funérailles. Ils jouent volontiers aux marchands, au berger, aux métiers, aux

fonctions, au papa, à la maman. Les jeunes filles surtout montrent dans ces amusements un talent d'imitation remarquable. Vous allez en juger. Leur répertoire se divise en divertissements tantôt tristes, tantôt joyeux. Lesquels préférez-vous ? — Les uns et les autres, dis-je, car justement votre classement répond à ma préoccupation principale, et à la parole évangélique dont je suis venu chercher l'explication sur place. — Eh bien, fit-elle, commençons par ce que voudront les enfants. »

Et voici que, se précipitant dans la cour, bruyantes et heureuses, les jeunes élèves se groupèrent aussitôt en demi-cercle, puis, selon la coutume orientale, s'assirent sur leurs pieds. De leurs doigts agiles, elles commencèrent par exécuter en



Petites filles jouant aux osselets.

silence, avec des osselets, quelques combinaisons variées de nombre et d'adresse, après quoi l'une d'elles se leva, et, pleine d'entrain, faisant face à ses compagnes, elle dit :

— Qu'est-ce que ce jeu, enfants ?

Le groupe répondit : C'est le jeu des osselets ; veux-tu jouer avec nous ?

— Oui, si ce jeu vous amuse.

— Nous préférierions en jouer un autre.

— Lequel ? dites-moi.

— L'AROUSS, si tu veux, ou la JEUNE FILLE A MARIER.

— Eh bien, laissez là vos osselets et, comme moi, quittez les couffiehs qui cachent vos gentilles têtes. Il me faut voir si vos yeux et votre bouche savent marcher à l'unisson de vos bras et de vos mains.

Alors Képhaïa — c'était le nom de la charmante fillette — esquissant un pas de danse très gracieux, chanta :

O mon père, ô ma mère, ne me mariez pas au laboureur.

Il me dira sans cesse : « Porte la charrue et viens labourer. »

Le groupe doit simuler par ses gestes le travail énoncé, et manifester aussitôt l'horreur qu'il inspire ; puis, en frappant des mains, il répond :

Non ! non ! que Dieu brise plutôt les os du laboureur !

KÉPHAÏA

O mon père, ô ma mère, ne me mariez pas au tailleur de pierre.

Il me dira sans cesse : « Prends ton levier et viens au chantier. »



Képhaïa esquissant son pas de danse.

LE GROUPE

Non ! non ! que Dieu brise plutôt les os du tailleur de pierre !

KÉPHAÏA *prenant un air de suppliante*

O mon père, ô ma mère, ne me mariez pas au cordonnier.
Il me dira sans cesse : « Prends l'aiguille et marche à l'atelier. »

LE GROUPE

Non ! non ! que Dieu brise plutôt les os du cordonnier !

KÉPHAÏA

O mon père, ô ma mère, ne me mariez pas au moissonneur.
Il me dira : « Prends donc la faucille et viens couper le blé. »

LE GROUPE

Non ! non ! que Dieu brise plutôt les os du moissonneur !



Képhaïa prenant un air suppliant.

KÉPHAIA *avec un geste dédaigneux*

O mon père, ô ma mère, ne me mariez pas au forgeron.
Il me dirait sans cesse : « Souffle, frappe, forge, mets le nez dans le
charbon. »

LE GROUPE

Non ! non ! que Dieu brise plutôt les os du forgeron !



O mon Dieu, ne me mariez pas au forgeron.

KÉPHAIA

O mon père, ô ma mère, ne me mariez pas au charpentier.
Il me crierait sans cesse : « Prends la hache et la scie, et viens travailler. »

LE GROUPE

Si, si, qu'ils te marient au charpentier !
Charpentier fut Joseph, charpentier fut Jésus,
Avec eux vécut Marie,
A qui nous te souhaitons de ressembler.

Et, entourant toutes Képhaïa, ils lui offrent des félicitations et des fleurs, présage des jours heureux que Dieu lui réserve.

Évidemment, la finale est ici toute chrétienne, mais le reste, paroles, chant et musique, exprimant les divers métiers, est vieux comme Naza-

reth, ou plutôt comme l'humanité, car, de tout temps et partout, les enfants ont aimé à contrefaire les artisans. Ils sont fiers de simuler, avant l'heure, l'âge mûr dans toutes ses occupations, ses peines et ses joies.

C'est pour cela que les jeunes élèves des dames de Nazareth se plaisent encore à reproduire dans leurs amusements les scènes de deuil, dont elles ont été témoins au sein de la famille. Chose étrange, par le plaisir ou la satisfaction vaniteuse qu'elles trouvent à les imiter de point en point, elles se récréent de ce qui a fait couler les larmes de leurs parents. Ainsi, avec une vérité surprenante et presque avec art, ont-elles joué devant nous

LA DANSE DU MORT.

L'une d'elles s'est étendue à terre, tandis qu'à la ronde les autres poussent des cris de désespoir. Elles feignent d'essuyer des larmes, de s'arracher les cheveux, de couvrir leur tête de pous-



Félicitations à l'Arouss, la jeune fille à marier.



Malakita et Téfara.

sière. Puis deux se sont détachées du groupe, Malakita et Téfara, — Reine et Pomme, c'est la signification de leurs noms — et agitant dans l'air un mouchoir qu'elles tortilleront de temps à autre au-dessus du mort, comme pour en extraire les larmes qui l'ont trempé, elles exécutent gravement un pas de danse, mieux vaudrait dire une simple marche cadencée. Elles chantent alternativement :

MALAKITA

Belle jeune fille endormie, parle-moi donc !

TÉFARA

Elle demeure étendue sur le coussin et ne répond pas.

LE GROUPE

Hélas ! hélas ! nous pouvons enfermer son écrin et serrer ses vêtements.

MALAKITA

Dix étaient les anneaux pour ses doigts, et l'un plus beau que l'autre.

TÉFARA

Exquis étaient les parfums préparés pour sa tête !

LE GROUPE

Hélas ! hélas ! prenons tout cela, elle n'en usera plus.

MALAKITA

Et son *bougme*¹ qui avait cent sequins d'argent !

TÉFARA

Et son *taxiré*² de velours rouge brodé d'or !

LE GROUPE

Hélas ! hélas ! à sa place une autre les portera !

MALAKITA

Et son *kebbé*³ aux voyantes couleurs couvrant sa poitrine

TÉFARA

Et son *isar*⁴ léger comme une toile d'araignée !

LE GROUPE

Hélas ! hélas ! oui, prenons tout, perles, bijoux et parures !

Elle est morte, allons-nous-en.



Résurrection de la morte.

1. Le *bougme*, c'est le collier de pièces d'or ou d'argent que portent les femmes.

2. Le *taxiré*, c'est le veston.

3. Le *kebbé*, c'est le plastron qui orne le veston.

4. L'*isar*, c'est le voile qui couvre la tête et retombe en arrière.

Et la morte, se dressant tout à coup, chante en dansant :

« Non, non, non, je ne suis pas morte,
Laissez donc ce qui est à moi.
J'étais morte pour nous amuser,
Et j'entends vivre pour en jouir cent et un ans, s'il plaît à Dieu ! »

Tous ces rôles sont rendus avec une simplicité, une modestie, une grâce parfaites ; ainsi on oublie volontiers ce que le sujet offre d'insignifiant.

La caractéristique des jeux d'enfants est d'ailleurs d'avoir plus affaire avec la mimique qu'avec la littérature ou l'intérêt dramatique. A cet âge, on ne cherche pas l'esprit, on ne soupçonne pas les règles de l'art, encore moins ce qu'il faut pour passionner l'homme mûr ; on poursuit tout simplement la naïve imitation de la nature, le mouvement bruyant et le rire à peu de frais.

Il faut croire que les aimables enfants, en donnant pleine satisfaction à notre curiosité d'archéologue, ont excité l'enthousiasme, sinon la petite jalousie des mamans elles-mêmes. Subitement l'une d'elles s'est levée pour montrer comment, de son temps, on exécutait la danse du mort. A la grâce modeste, à l'aisance, à



Une mère montrant aux enfants la danse du mort.

la tenue correcte dont elle fait preuve quand elle roule dans ses mains le mouchoir arrosé de larmes, nous n'hésitons pas à conclure que le passé, auquel hélas ! nous-mêmes appartenons, valait bien le présent auquel appartiennent nos plus jeunes joueuses.

« Voulez-vous entendre une de leurs rondes favorites ? nous dit la religieuse. C'est le clou de leur petit répertoire. Oui, Madame, et avec le plus vif plaisir. Je vais continuer d'écrire selon que vous me dicterez. »

Or, la ronde n'est d'abord qu'un dialogue entre deux fillettes, Khokha et Peninnah ¹. Le groupe assis n'intervient que pour le refrain : *La, La, La*, qui se chante en battant des mains, et en se précipitant pour exécuter un tour de ronde. Se lever et s'asseoir lestement est, dans ce jeu, un des mérites du groupe. Le dernier couplet est seul dit par tout le monde, qui chante et danse à la fois.

KHOKHA

Veux-tu dire ton histoire,
Peninnah,
Aux compagnes qui t'entourent ?
La, la, la !

PENINNAH

Quelle histoire, mes amies ?
Je n'en ai pas.
Interrogez-moi vous-mêmes.
La, la, la !

1. Le premier de ces deux noms est arabe et signifie *pêche*, l'autre est certainement pris de l'Ancien Testament. Il signifiait *perle* en hébreu.



Veux-tu dire ton histoire

KHOKHA

Dis-nous quand tu es heureuse,
Peninnah,
Comment éclate ta joie ?
La, la, la !

PENINNAH

Je ris de toutes mes forces,
Comme cela,
Et mes yeux semblent de flamme.
La, la, la.

Mes joues sont couleur de cerise,
Et voilà !
Ma bouche chante toute seule
La, la, la,

Mes mains frappent en cadence,
Comme cela,
Et tout seuls mes deux pieds dansent.
La, la, la !



Que fais-tu quand tu es triste ?

KHOKHA

Que fais-tu quand tu es triste ?

Peninnah.

Quand le chagrin trouble ton âme ?

La, la, la !

PENINNAH

Je pleure tout à mon aise,

Mais tout bas,

De peur d'attrister les autres.

La, la, la !

Alors mes larmes sont mon encre,

Et je suis mon écrivain,

Car mon doigt devient une plume.

La, la, la.

Mon papier c'est ma main même,

Sur laquelle je transcris

La peine qui me chagrine.

La, la, la !



Que fais-tu quand tu t'ennuies ?

Le lendemain un rien l'efface,
C'est fort heureux !
Il faut oublier mal qui passe.
La, la, la !

KHOKHA

Que fais-tu quand tu t'ennuies ?
Peninnah.
Quand les heures sont des siècles ?
La, la, la !

PENINNAH

Mes compagnes, je vous cherche
Çà et là.
Plus d'ennui quand je vous trouve.
La, la, la !

TOUTES EN CHŒUR

Est-elle gentille la petite
Peninnah !
Toutes, toutes, à la ronde,
Embrassons-la.



Fin de la ronde.

LES JEUNES MÈRES DE NAZARETH.



Myrthe de Nazareth.

Le ne faut pas trop blâmer la curiosité des femmes, elle peut avoir son utilité. La nouvelle que M. Vigouroux et moi étions en séance au pensionnat des Dames de Nazareth pour voir jouer les jeunes élèves, avait rapidement circulé dans la ville, et nous étions agréablement surpris de trouver, derrière nous, tout un groupe de mamans émerveillées de l'attention soutenue que nous donnions au spectacle, et peut-être aussi du talent que leurs filles y déployaient. Avec nos pré-occupations d'archéologues et d'exé-

gètes, il eût été maladroit de ne pas tirer parti des nouveaux éléments d'information que la Providence nous envoyait. Au

reste, nous sentions que l'aimable assistance était désireuse de nous aider dans nos recherches. Notre visite chez les charpentiers, connue dès la veille, avait été largement commentée. On savait tout notre désir de reconstituer, par l'étude minutieuse du présent, quelque chose du passé ; et ces Nazaréennes rivalisaient visiblement de zèle pour faciliter notre travail. Ainsi l'une d'elles avait, tout à l'heure, et avec beaucoup de bienveillance, soutenu la mémoire parfois défaillante des petites filles qui jouaient. Une autre en frappant dans ses mains les faisait chanter et danser plus correctement en cadence. Plusieurs, pour se familiariser plus vite avec nous, ont commencé de nous présenter leurs enfants à bénir. Alors la conversation s'engage.

Aujourd'hui comme autrefois, la vraie Nazaréenne est fière d'avoir une nombreuse famille. Elle ne se console pas d'être stérile, convaincue que c'est là un signe du mécontentement céleste. Elle se cache tristement, alors que ses compagnes se produisent partout entourées de leur belle famille, et orgueilleuses de leur fécondité. La mère nourrit d'ordinaire l'enfant jusqu'à l'âge de deux ans. Elle l'emmaillotte, comme fit Marie pour Jésus dans l'étable de Bethléem ¹, et le tient une partie du jour dans ses bras, contrairement à l'usage de certains pays limitrophes, le Liban et la Phénicie, où les jeunes nourrissons sont presque toujours couchés dans des berceaux semblables à ceux de Nazareth, mais munis d'une sorte de hamac intérieur ou de treillis à larges mailles qui laisse tomber à terre une partie des liquides rejetés par les pauvres petites créatures. On juge, dans ces contrées brûlées par le soleil, qu'une telle couche est plus fraîche et plus hygiénique que les bras de la mère.

1. *Luc*, II, 7.

2. *Jean*, VII, 15.



Mère devant un berceau.

garçons, c'est l'école. Marie enfant et Jésus furent beaucoup moins favorisés à ce point de vue. Quoi qu'on ait écrit sur l'institution des écoles juives comme appendice régulier des synagogues, il est peu probable qu'au premier siècle de notre ère Nazareth ait eu la sienne. En tout cas, les filles ne la fréquentaient pas. A cette époque, on ne croyait pas à la nécessité de l'instruction chez la femme pour assurer le bonheur du foyer domestique, et rien n'est plus loin de la vérité historique que les statues et les tableaux où Marie est représentée tenant un livre sur les genoux d'Anne, sa mère. Avant pas plus qu'alors, nulle femme ne sut lire en Israël. Les plus pieuses se contentaient d'apprendre de mémoire les beaux cantiques de la littérature sacrée. Quant à Jésus, lorsqu'il entend ses adversaires affirmer qu'il n'a jamais fréquenté l'école, il ne les contredit pas. On sait en outre quelle fut la stupéfaction des Nazaréens voyant leur charpentier se mettre à lire et se montrer tout à coup transformé en docteur de synagogue ¹.

1. *Matth.*, XIII, 54.

Actuellement même, avec les excellents moyens de formation intellectuelle dont on dispose ici, on fait insuffisamment instruire les enfants. Les jeunes filles vont chez les Sœurs de l'Apparition et surtout chez les Dames de Nazareth apprendre la lecture, l'écriture, un peu de français ou d'italien, la religion, le travail manuel, la bonne tenue, mais sans aborder sérieusement aucun enseignement primaire. Il paraît que cela leur suffit. Les garçons, sous la direction intelligente et énergique des Frères du Bienheureux de La Salle, iront désormais un peu plus loin que par le passé dans le petit *curriculum* des études ; mais l'ensemble du programme qu'ils finiront par subir, tout en permettant aux plus intelligents d'entrer dans quelques administrations publiques, demeurera quand même très restreint.

Quand elle quitte l'école, vers l'âge de douze ans, la jeune fille prend place auprès de sa mère, soit au dedans, soit au dehors de la maison. Elle ne saurait s'en séparer, voyant en elle son modèle, sa confidente et son appui. Sous son regard indulgent et avec son concours, elle commence par s'exercer aux travaux du ménage. Il est probable que Marie, il y a dix-neuf siècles, en fit tout autant. Dès lors, les jours se passent à mettre chaque chose en ordre dans la maison, à reprendre les vêtements endommagés par l'usure, à cri-

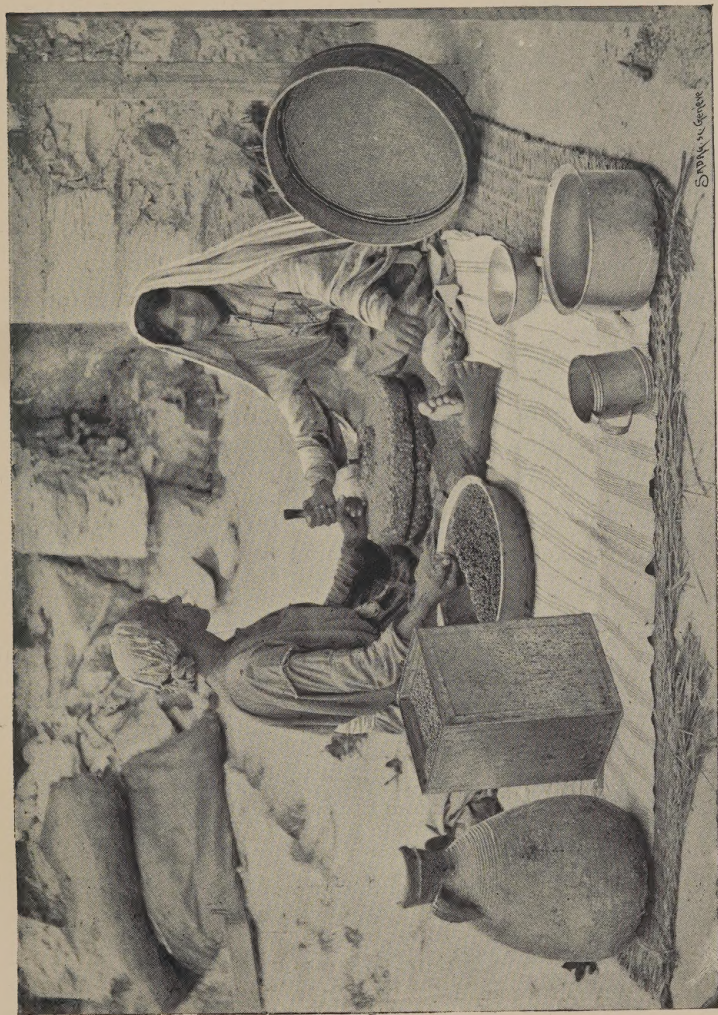


Jeune mère nazaréenne avec ses enfants.

bler le froment ou les lentilles que les plus jeunes et les plus vieux de la famille se mettront ensuite en devoir de trier grain par grain, à broyer entre deux pierres le *borgholé*, blé concassé, que l'on servira, comme le riz et les autres légumes, avec des herbes ou des fruits, au repas du soir. A temps perdu, la mère prendra l'aiguille pour apprendre à sa fille comment se fait la dentelle dite *hoya*, œuvre qui exige, pour être réussie, autant d'adresse que de patience. Le samedi, on lave les petits enfants, le linge et toute la maison. Le dimanche, on se repose dans la prière à l'église et une promenade aux champs.

On sait que chez le peuple de Dieu la femme jouissait d'une réelle liberté tant avant qu'après le mariage. C'est en public et la tête découverte que les filles des Hébreux, dirigées par la sœur de Moïse, chantaient leur enthousiasme et leur reconnaissance, après le passage de la mer Rouge. Les vierges de Silo allaient librement danser dans les vignes de leurs pères. Quant aux femmes, Déborah, Michol, Abigaïl et tant d'autres, avaient montré qu'elles savaient se réclamer du récit biblique de la création pour demeurer les sœurs, sans devenir les esclaves de l'homme. L'islamisme a gravement compromis en Orient ce droit à la liberté, et la séquestration de la femme est une de ses plus humiliantes prescriptions. Il va sans dire que les chrétiennes de Nazareth n'en tiennent aucun compte. Elles vont et viennent librement à la ville et à la campagne, sans se préoccuper de ceux qui les regardent. Elles ne portent guère de voile ou de manteau servant de voile, que pour aller à l'église. J'ai remarqué qu'elles couvraient leur tête en entrant, pour la découvrir sitôt qu'elles avaient pris place dans l'assemblée.

Dans la rue, la Nazaréenne n'hésite pas à s'arrêter avec celui



Nazaréennes concassant le blé à la meule.



Nazaréenne prenant ses enfants à la Fontaine.

qui lui parle, quelques représentations blessantes que fasse entendre la grossièreté des musulmanes jalouses. Elle sent son droit, et juge que le meilleur moyen de ne pas le laisser supprimer, c'est d'en user. Son attitude est toujours modeste et son regard presque timide. En cela encore

les mères cherchent à demeurer le modèle de leurs filles.

Au reste, celles-ci sont fiancées de bonne heure, vers quinze ans, et presque toujours mariées à dix-huit. Dépasser la vingtaine, c'est tomber au delà de l'extrême limite, et subir une humiliante déconsidération. Voici comment on procède pour les fiançailles :

Quand un jeune homme a choisi — c'est d'ordinaire sur le conseil ou l'avis de ses parents — la jeune fille dont il veut faire son épouse, son père s'adresse au curé de son rite et le prie de tenter les premières ouvertures. Celui-ci accepte toujours l'agréable mission, et gravement il se rend à la maison désignée, maison que d'ailleurs il fréquente régulièrement, puisqu'elle fait partie intégrante de son fidèle troupeau. Il transmet la proposition au père qui, s'il l'agrée, parlera sitôt après devant sa fille du jeune homme, essayera son éloge, laissera deviner ses vues ou même ses désirs ardents. Si celle-ci ne dit pas un non formel, ou garde tout simplement un silence modeste, on conclut qu'elle accepte celui



Nazaréennes conversant dans la rue.

qui fait demander sa main, et le jour des fiançailles est aussitôt fixé.

Ce sera là une première et joyeuse fête de famille. Dès le matin, et avec une simplicité de mœurs très touchante, le fiancé envoie à l'élue de son cœur un mouchoir contenant des dragées, des amandes, des pistaches, des noisettes, qui serviront au gala du soir. En même temps, il remet au curé une mantille, ou étoffe très légère dont les chrétiennes se couvrent quand elles se trouvent en présence de musulmans. Dans cette mantille a été enveloppée une modeste offrande en argent, si le fiancé est pauvre, ou une bourse pleine de pièces d'or, quand il est riche. Ces pièces, forées d'un petit trou, formeront le *habihé* ou collier qui, avec des boucles d'oreilles, quelques bagues et des bracelets, complètera la plus luxueuse toilette. Ce cadeau de fiançailles est l'antique *mohar*, mentionné déjà dans la Genèse, qui s'est, dans toute sa

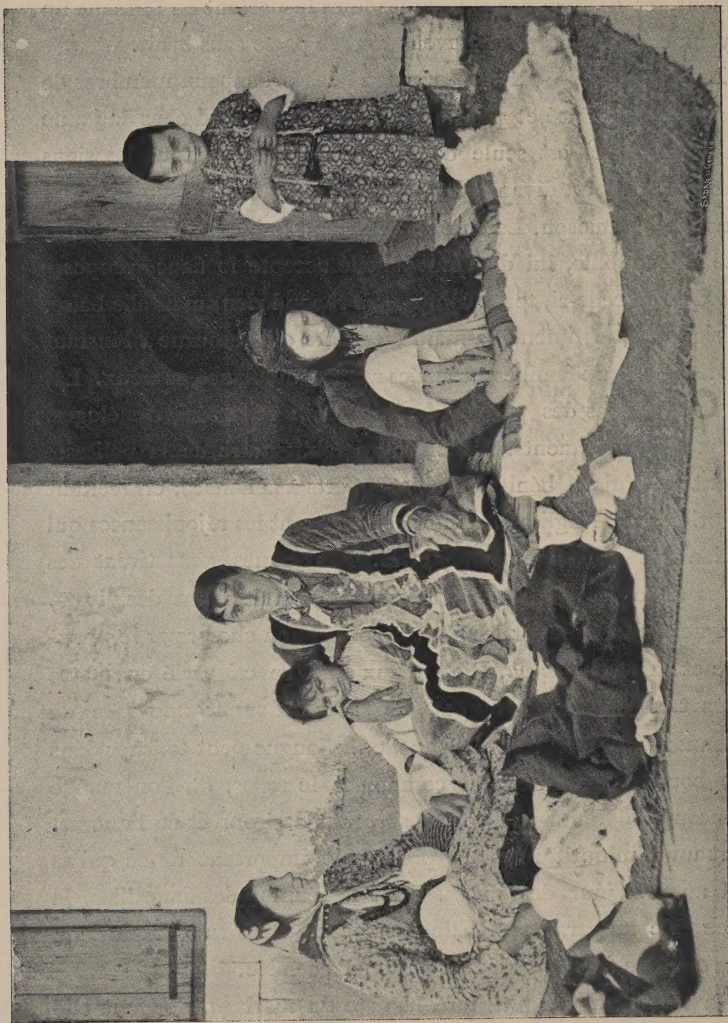


Présentation solennelle du mohar.

simplicité, perpétué jusqu'à nos jours. Parfois on l'offre solennellement, et des femmes ou jeunes filles le portent en formant un joyeux cortège. Le plus souvent tout se passe sans bruit.

Le soir venu, le curé, accompagné des principaux membres de la famille du fiancé et portant la mantille, se rend chez la jeune vierge. Celle-ci est seule dans un appartement, tous les siens s'étant réunis au divan, s'il y en a un, ou dans l'unique salle qui constitue la maison. Le curé, abordant avec bienveillance et gravité la jeune fille, lui demande si elle accepte le fiancé proposé. D'ordinaire celle-ci, toute confuse, ne répond rien, mais elle baise, en signe d'assentiment, la main du prêtre qui retourne à l'instant auprès des deux familles groupées autour du fiancé anxieux. Là, il adresse à tous des paroles de félicitation et la série des éloges, vœux et compliments, qui font partie obligatoire de la politesse orientale. Puis il bénit les objets offerts à la fiancée, en récitant les prières de l'Église. Aussitôt commencent les réjouissances qui deviennent rapidement bruyantes. Les jeunes gens tirent des coups de fusil, poussent des acclamations, multiplient des vivats, auxquels les femmes et les filles répondent en chœur par le populaire et strident *yoyou*. Rien mieux que ce cri varié en quatre notes très sonores et flûtées, ne saurait donner une idée de l'étonnante flexibilité avec laquelle la langue peut tourner dans une bouche féminine. Puis commence le repas, où l'on mange beaucoup de friandises arrosées surtout de sirops et de liqueurs. C'est un diminutif, mais un préambule important de ce qui se fera au vrai jour des noces. Dans la réunion des fiançailles, la jeune fille ne paraît pas. Elle reste seule dans sa chambre, ou dans quelque famille voisine à qui on l'a confiée.

On ne fixera que plus tard la date du mariage. Souvent elle



Famille nazaréenne.

est très éloignée. Pendant de longs mois, quelquefois des années, les jeunes fiancés devront attendre l'heure de l'union définitive. Ils s'appartiennent, sans doute, par des engagements sacrés, mais leur amour ne vit encore que d'espérance.

Sous la loi mosaïque, les fiançailles conféraient tous les droits du mariage, sauf la cohabitation ¹. La jeune fille demeurait dans la maison paternelle sous la surveillance des siens. Son titre régulier était, comme on le voit dans saint Luc ², celui de vierge. Et cependant, si le fiancé voulait rompre avec elle, il devait, tout aussi bien que dans le mariage, lui remettre le billet de divorce. Ces vieux usages sont importants à rappeler pour comprendre dans quelles conditions Marie, fiancée de Joseph, devint l'épouse immaculée du Saint-Esprit.

C'est à Nazareth même, l'Évangile est explicite sur ce point ³, qu'elle vivait chez sa mère ou plus probablement chez des parents qui l'avaient recueillie orpheline — ni son père ni sa mère ne se trouvent mentionnés — quand elle reçut la visite de l'ange Gabriel. C'est parce qu'elle était simplement fiancée qu'elle ne s'en ouvrit pas à Joseph, et qu'elle alla sans lui visiter sa cousine Élisabeth. Si Joseph l'eût escortée dans ce voyage, il aurait entendu la salutation de l'épouse de Zacharie et le *Magnificat*, ce qui aurait dispensé un envoyé du ciel de venir le mettre au courant du plan divin. Mais quand il l'épousa, ce fut en pleine conscience des devoirs exceptionnels qui s'imposaient à lui. « Il prit Marie pour sa femme », dit saint Matthieu ; mais l'Église a ajouté, à bon droit, qu'il la traita comme sa sœur.

1. Voir notre *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, tome I, p. 149.

2. *Luc*, I, 27.

3. *Luc*, I, 26.



Jeune fille nazaréenne tenant un enfant.

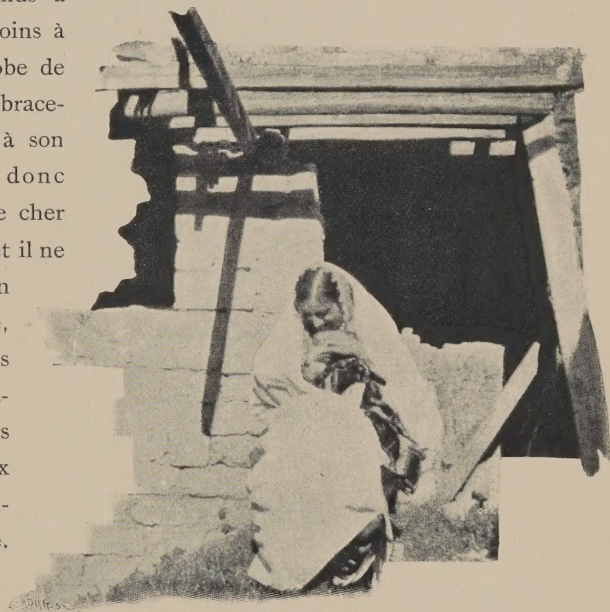
luer tout à la fois la candeur exquise de la virginité unie aux grâces plus graves de la maternité. L'expérience est pleine d'intérêt, mais elle laisse par trop voir cette gaucherie inhérente à tout ce que la fiction provoque au détriment de la nature et de la vérité. Aussi nos yeux se reportent-ils instinctivement vers les réelles jeunes mères. Celles-là connaissent leurs enfants et leurs enfants les connaissent. Tout s'harmonise mieux entre ces deux charmantes parties d'un même être, ces deux éclosions d'une même vie. Groupées à notre droite, ces chères mamans semblent d'ailleurs attendre le moment de rentrer en scène.

Mais parmi elles, une surtout a attiré nos regards par son air

Ces réflexions menaient M. Vigouroux et moi à conclure qu'il fallait chercher, plutôt parmi les jeunes filles que parmi les jeunes femmes de Nazareth, le type se rapprochant de la Vierge, mère de Jésus. Comme celles-là aussi sont nombreuses autour de nous, nous demandons à deux d'entr'elles de simuler les jeunes mères, en prenant un enfant dans leurs bras. Ainsi, il nous sera donné de sa-

modeste et sa pose gracieuse. Elle allaite un enfant qui aura encore eu peur de nous, puisqu'elle le serre doucement sur son sein pour étouffer dans une gorgée de lait ses cris désespérés. Soit que le tapage fait par le jeune nourrisson l'humilie, soit qu'elle veuille demander grâce pour la nouvelle attitude qu'elle a dû prendre, sans plus se préoccuper de notre présence, elle a baissé sa tête à moitié voilée sous un blanc couffieh. Ses cheveux, partagés sur le front sans aucun artifice, sont exceptionnellement blonds. Pas d'ornements superflus à sa veste, encore moins à son voile et à sa robe de laine. Un simple bracelet d'argent pend à son bras. « Chantez donc quelque chose à ce cher enfant, lui dis-je, et il ne pleurera plus. » Un moment elle hésite, mais comme toutes ses amies l'encouragent, elle lève vers nous ses grands yeux bleus pleins de pureté et de tendresse. Elle a compris que notre demande est sérieuse, et, tout en rougissant, avec

une respectueuse déférence, elle se balance un instant, puis,



Ouadiah et son enfant.

d'une voix charmante d'émotion, sur la tête de son fils, elle dit lentement :

Dors, dors, mon bien-aimé, que je te chante,
Dors et je te chargerai des chameaux,
De pistaches, de noisettes et de gâteaux.
L'un après l'autre, je te les amènerai,
Celui-là portera du sucre avec de la menthe,
Celui-ci des amandes avec du miel,
Un troisième des figues avec des abricots,
Dors, dors, voici venir les petits chameaux.

Et comme nous paraissions ravis de sa simplicité et reconnaissants de sa complaisance, elle poursuit : D'autres fois, je dis :

O oie,
Vole, vole, vole,
O oie,
Vole, vole et arrête-toi
Dans la ville de Gaza.

O oie,
Qui donc t'a coupé les ailes ?
O oie,
Qui donc t'a volé tes plumes
Dans la ville de Gaza ?

O oie,
Sur la branche sèche d'un figuier,
O oie,
Je te vois triste et rêveuse
Dans la ville de Gaza.

O oie,
Je crois que tes yeux se ferment,
O oie,
Ils se ferment pour dormir,



Elle lève vers nous ses grands yeux bleus.

O oie,
Comme ceux de mon chéri
Qui s'est endormi.

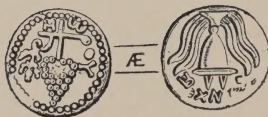
Plus brièvement, ajouta la jeune mère, nous chantons :

Dors, dors, mon enfant, dors.
Je vais te tuer deux pigeons qui passent,
Dors, dors, tu les auras
Quand tu dormiras.

Pigeons, n'ayez pas peur,
Tout ceci c'est pour rire,
Il dormira, et je ne vous tuera pas.

Très certainement, dis-je une fois de plus à mon ami, comme rythme musical et comme fond de pensées ou d'images, cela est aussi vieux que les plus vieilles pierres de Nazareth. De tels chants, transmis de génération en génération, sont certainement un écho de ceux que répétait jadis Marie pour endormir l'Enfant Jésus.

Et voilà pourquoi notre piété trouvait un charme indicible à les entendre. Tout le soir, même quand ils ne résonnaient plus à notre oreille, ils se perpétuaient dans notre cœur, comme un doux murmure du ciel.



VI

LA FONTAINE DE NAZARETH.



Hysope de Nazareth.

Nazareth, il n'y a, en réalité, qu'une Fontaine. On l'appelle la Fontaine de la Vierge, parce que tout porte à croire que jadis Marie a dû y puiser de l'eau. L'auteur naïf de la *Cité de Jérusalem*, résumant, vers l'an 1187, la croyance du moyen âge, dit : « A Nazareth est li leus où la Virge Marie marroit ; là est la fontaine dont ele aporta l'iaue, dont ele nourrissoit Nostre Seigneur ; au ruissel de cele fontaine lavoit Nostre Dame les drapeles de coi ele envelopet Nostre Seigneur. De cèle fontaine envoioit querre Nostre Dame par Nostre Seigneur, quant il fu un peu grant, et il y aloit volontiers. » Le naïf auteur l'imagine ainsi. Nous avons constaté qu'aujourd'hui ni petits gar-



La Fontaine de Nazareth.

çons ni hommes quelconques n'y vont, si ce n'est de mauvaise grâce et par exception. En sorte que la Fontaine est le domaine exclusif des femmes. De là l'intéressant et pittoresque spectacle dont on y jouit, une heure avant le coucher du soleil.

Sitôt, en effet, que le jour baisse, ne serait-ce que par habitude et pour se créer une distraction, la Nazaréenne, dans sa maison, vide sa cruche, si elle est encore pleine, la couche sur sa tête et, prestement, se dirige, par un des quatre chemins qui y conduisent, vers le rendez-vous où l'attendent ses amies. La Fontaine, c'est le lieu où l'on se voit, où on se fait les confidences, où s'apprennent les nouvelles. Aller à la Fontaine, c'est aller à la promenade. On s'y rend par groupes.

On y rit, on s'y lave, on regarde et on se fait voir. Le défilé varie sans cesse et prête à des observations diverses. En voici une que je dois au lecteur. Nous disons souvent que le Christianisme marque d'un cachet spécial tous ceux qu'il touche. Ceci est vrai, non seulement pour l'âme, mais pour le corps, et on peut en voir ici la preuve. Comme il y a peu de musulmans à Nazareth, ils cherchent, dans la vie sociale, à se confondre avec les chrétiens.

Leurs femmes ne s'astreignent ni à la vie recluse ni au voile correctement baissé, quand elles sortent. On peut même dire que leur costume, très souvent, ne diffère en rien de celui des autres Nazaréennes. Et pourtant, à mesure que les groupes passent sur le chemin poussiéreux de la Fontaine, vous pouvez préciser invariablement ce qui est de la Croix et ce qui est de l'Islam. La différence éclate dans le regard, dans l'attitude, dans la physionomie, dans la démarche. Jamais les musulmanes, à quelque classe qu'elles appartiennent, ne présenteront cet air digne, ouvert, simple, modeste, avenant, harmonieux dans l'ensemble, fièrement humain, si l'on veut, qui caractérise nos femmes chrétiennes.

Est-ce, en raison de cette infériorité évidente qu'elles se montrent si aisément jalouses et querelleuses ? C'est possible. Leur plaisir, quand, sous la voûte cintrée qui abrite la Fontaine, elles se coudoient avec les *raïas* — c'est le nom méprisant donné par les Turcs aux disciples de l'Évangile assimilés ainsi à un troupeau de chiens — paraît être de soulever, pour les plus futiles prétextes, des contestations ridicules avec cris, imprécations et parfois menaces, qui ont le privilège de n'effrayer personne. Les Nazaréennes les laissent dire, et rient de leur colère. Puis, l'amphore oblongue et



Femmes revenant de la Fontaine.



Femme à la cruche.

bombée à sa base étant remplie, elles lavent, tout à l'aise, leurs pieds et leurs mains aux petits ruisseaux formés par l'eau qui tombe limpide, mais peu fraîche, par de larges bouches de marbre blanc. Puis, avec une agilité merveilleuse, chacune charge sur sa tête flexible la lourde cruche qu'elles portent, non pas droite, mais légèrement inclinée de côté. Leur bras droit, gracieusement arc-bouté, semble la soutenir; en réalité, il n'est là que pour la beauté plastique de la pose. Il s'en détache sitôt après, sans inconvénient pour l'équilibre, que le mouvement de la tête et de tout le corps suffit à maintenir. C'est superbes et lestes qu'elles défilent devant vous; et si votre appareil photographique fait mine de vou-

loir les prendre, c'est toujours en souriant qu'elles se prêtent à l'expérience.

L'eau de la Fontaine vient du pied de la colline qui domine Nazareth au nord-est. Autrefois on la puisait à trois cents mètres en amont, au point où se trouve aujourd'hui l'église grecque de Saint-Gabriel. Comme il était peu commode de la prendre à sept pieds de profondeur, on imagina de transformer le puits en fontaine, et la même source jaillissante, recueillie dans un aqueduc souterrain, coule jour et nuit sous un grand arceau de construction moderne et d'architecture médiocre.

On sait qu'une tradition très ancienne, mais absolument fantaisiste et bizarre, consignée dans le Protévangile de Jacques, suppose que Marie fut saluée par l'ange au moment où elle allait remplir sa cruche à la Fontaine. La pensée que le travail peut être lui-même une prière, et que Dieu parle à l'âme de celle qui vaque aux obligations de la vie domestique, aussi bien qu'à la plus pieuse des extatiques, a, sans doute, quelque chose de consolant. Toutefois le lieu et le moment durent paraître assez mal choisis à l'auteur de cette histoire, puisqu'il se hâte d'ajouter que Marie, regardant à droite et à gauche, pour savoir d'où venait la surprenante salutation, fut prise d'un tremblement subit, et rentra aussitôt dans sa maison. Là, ayant posé son amphore, elle se mit, tout émue, à une broderie entreprise depuis quelque temps pour le voile du temple ; c'est alors que l'ange lui apparaissant, la salua à nouveau et lui expliqua plus nettement l'objet de sa mission.

Avec cet amour du merveilleux qui caractérise les Orientaux et qui fit, au moyen âge, sortir de terre tant de sanctuaires mal inventés, les Grecs, prenant au sérieux le récit du Protévangile, ont édifié une église là même où autrefois les Nazaréennes allaient remplir leurs cruches. Un puits dans la petite cour qui précède ce lieu vénéré demeure encore ouvert à tous. Mais les pieuses préférences des orthodoxes sont pour l'eau religieusement puisée avec un petit vase de métal dans une chapelle basse de l'église. On croit, et c'est fort possible, que l'antique Fontaine de Nazareth fut en cet endroit.

Quoi qu'il en soit, il est évident qu'on est ici sur un des points les plus intéressants de Nazareth. Tandis, en effet, que la Fontaine attire les mamans, les alentours de l'église Saint-Gabriel offrent



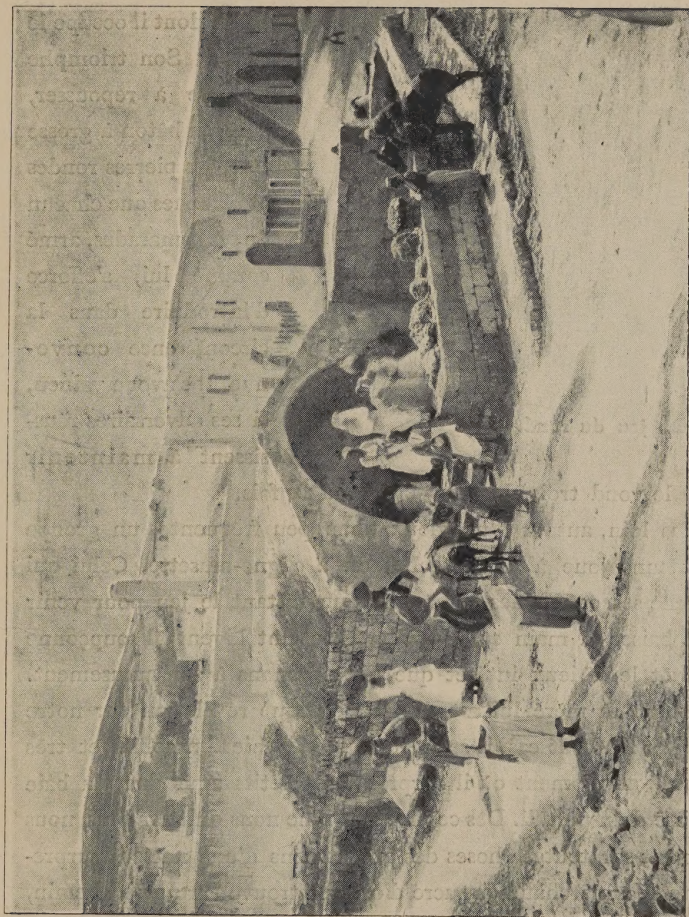
L'Église des Grecs.

de grands espaces planes ou accidentés aux enfants qui veulent y prendre leurs ébats.

Rien de plus divertissant que de suivre de l'œil cette aimable génération dans les luttes d'agilité et d'adresse qu'elle imagine à travers les roches et les arbustes dont la colline est hérissée. Tantôt les jeunes coureurs se montrent avec des cris joyeux, tantôt ils se dissimulent tout à

coup pour reparaître plus bruyamment encore, et leurs tuniques blanches, rouges, jaunes, bleues, sont, à travers la verdure où elles s'encadrent, de l'effet le plus pittoresque. D'autres particulièrement pacifiques se tiennent juchés sur des oliviers, des figuiers ou des sycomores, et, en s'interpellant avec gentillesse, ils effeuillent au vent des anémones écarlates.

Plusieurs, disséminés sur l'aire même où campent beaucoup de touristes plus partisans que nous de la vie sous la tente, nous paraissent se livrer à des jeux mieux caractérisés



Autre vue de la Fontaine.

Le plus grand de la troupe, adolescent de onze ans peut-être, ayant relevé les pans de sa robe qu'il fixe à sa ceinture pour être plus libre dans ses mouvements, a décrit sur la terre rougeâtre un



Le jeu du rond.

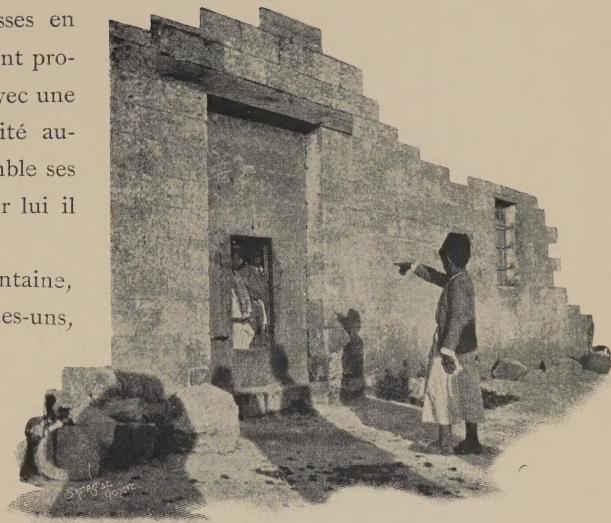
cercle dont il occupe le milieu. Son triomphe consiste à repousser, avec un bâton à grosse tête, les pierres rondes et blanches que chacun de ses camarades, armé comme lui, s'efforce d'introduire dans la circonférence convenue. Il s'avoue vaincu, si ses adversaires réussissent à maintenir

dans le rond trois de leurs pierres à la fois.

Plus loin, autour d'un vieux khân peu fréquenté, un groupe plus jeune joue à cache-cache, ou à cligne-musette. Celui qui cherche ses camarades interrompt un instant le jeu pour venir nous baiser la main et, singulièrement intelligent, il soupçonne aussitôt le sérieux intérêt que nous prenons à son amusement. Peut-être sa mère lui a-t-elle fait quelque révélation sur notre compte. En tout cas, il se laisse photographier immobile et très naturel, au moment où il surprend ses petits amis dans la baie sombre d'un portail. Dès ce moment il ne nous quittera plus, nous donnant sur toutes choses des explications d'une netteté surprenante. Un marchand de sucre d'orge se trouve sur notre chemin, bonne occasion pour l'autoriser à dévaliser, en payant, son étalage,

et à faire ainsi des largesses en notre nom. Le brave enfant procède à la difficile tâche avec une autorité et une générosité au-dessus de son âge. Il comble ses petits camarades, et pour lui il ne garde rien.

Au-dessous de la Fontaine, autre spectacle. Quelques-uns, ce sont les plus petits, ont arrêté les eaux courantes en construisant des chaussées, qu'à leur vif dépit les pieds des chevaux ou la malice des passants



A cligne-musette.

s'opiniâtrent à détruire. Avec la boue, ils façonnent de petits oiseaux et d'autres animaux de forme grotesque et assez mal définie. Leurs cris de joie prouvent qu'ils sont émerveillés de ces bizarres fabrications. Sur leurs jeunes têtes blondes et brunes, des hirondelles poursuivent des insectes, et des mamans, plus souriantes que courroucées, multiplient, en lavant leurs amphores, des oburgations qui laissent nos jeunes statuaires tout à fait indifférents.

Les Évangiles apocryphes supposent que l'Enfant Jésus prit part jadis à des amusements pareils. C'est tout au moins une preuve irréfragable de l'antiquité de ces jeux enfantins. D'après eux, ce qui distinguait le Fils de Marie de tous ses camarades, ce n'était pas seulement la forme irréprochable qu'il savait donner aux

petites bêtes sorties de ses mains, mais le pouvoir qu'il avait de leur communiquer, à son gré, le mouvement et la vie. Ainsi au bœuf et à l'âne de terre glaise, il disait : « Marchez ! » et ils marchaient ; aux petits oiseaux, il commandait, en leur montrant le ciel : « Volez ! » et ils volaient, avec de petits cris fort réjouissants : *pippientes*, dit le texte. En ce temps-là aussi on jouait à cligne-musette ; et si, pour dépister le petit Jésus dénonçant ses camarades blottis dans un four, on lui disait : « Il n'y a pas là d'enfants, ce sont des chevreaux que tu entends ; le berger les a emprisonnés ! » il punissait les menteurs en criant : « Eh bien, jeunes chevreaux,

venez à moi, je suis votre berger ! » Et les joueurs, transformés aussitôt en quadrupèdes bêlants et capricants, n'avaient d'autre ressource, pour retrouver leur forme première et redevenir d'aimables petits enfants, que d'implorer la miséricorde toute-puissante de celui qui les avait subitement changés en bêtes ¹.



Les petits statuaires de Nazareth.

Inutile de dire que l'Évangile véritable a eu soin de répudier d'avance tous ces miracles ridicules, en affirmant que le changement de l'eau en vin aux noces de Cana fut le *premier* prodige accompli par Jésus. Jusqu'à l'heure où il se produisit

1. Évangile apocryphe de l'*Enfant du Sauveur*, ch. xxxvi et xl.

officiellement, le jeune prophète fut, en effet, si simplement l'enfant du petit peuple, que ses compatriotes ne pouvaient en croire leurs yeux, quand ils le virent se transformer tout à coup en jeune rabbi. Mais ce fait même, qu'il avait tenu à confondre sa vie avec celle de tous les autres Nazaréens et plus particulièrement de ces fils de Cléophas qu'on appelle ses frères, demeurant parmi eux sans autre signe distinctif de sa nature supérieure que la perfection de sa vie morale devant Dieu et l'exquise amabilité de son caractère devant les hommes, autorise à supposer qu'enfant parfait parmi les autres enfants, il partagea leurs jeux, et leur communiqua le charme délicieux que répandait son âme essentiellement naïve et pure.



VII

CHEZ LES FRÈRES. JEUX DE PETITS GARÇONS.



Œil de perdrix de Nazareth.

OUT le soir on s'entretint des douces impressions de la journée, et le lendemain nous demandâmes aux Frères de la Doctrine Chrétienne de faire jouer, devant nous, leurs petits garçons, afin de compléter les notes recueillies la veille. Cette nouvelle séance nous promettait un intérêt tout spécial, puisqu'elle risquait de nous révéler les scènes mêmes, ou les jeux d'enfant, auxquels Jésus avait fait allusion en s'adressant aux Pharisiens.

Le répertoire des jeunes écoliers s'annonça d'abord très considérable. Ils étaient, eux-mêmes, fort en train. Le bon Frère Évagre, supérieur de Jérusalem et père des écoles fondées à Jaffa et à

Bethléem, avait voulu nous recevoir lui-même. « Vous nous portez bonheur, dit-il, car avec vous nous arrive l'irréductible vendeur du terrain où nous désirons bâtir notre nouvelle école, et aussi le firman du Sultan qui nous autorise à l'acheter. Dieu soit loué ! Après cinq ans d'attente, tout finira bien. Nos enfants attendent vos ordres. »

Et, en effet, le petit monde des écoliers s'agitait impatient sur la terrasse de la maison qui allait servir de théâtre à leurs exploits. Au temps où la loi mosaïque régissait Israël, le F. Éva-gre et ses compagnons auraient difficilement évité une légitime amende. Leur pauvre terrasse n'avait pas le plus élémentaire parapet. D'après le Deutéronome ¹, ils étaient en flagrant délit de contravention. On convint que les joueurs modéreraient leurs ébats, et que sûrement nous n'aurions pas de catastrophe à déplorer. « Que voulez-vous qu'on vous joue, dit le plus hardi de la troupe ? Du triste ? Du joyeux ? Du champêtre ? — Mais tout, s'empressa de répondre M. Vigouroux, qui partageait et au delà mon vif désir de tout voir. — Eh bien, commençons par le triste. » Et le triste fut encore ici une

SCÈNE DE FUNÉRAILLES.

Cette seconde édition de la note lugubre ne devait pas nous surprendre. Dans ces pays où l'on se plaît aux bruyantes exhibitions de la douleur, les garçons aussi bien que les filles se montrent empressés à les reproduire, se préparant ainsi, comme elles, de bonne heure, et sans y songer, à des rôles que la mort ne manquera pas de leur imposer dans leur poignante réalité.

1. *Deutér.* xxii, 8.



Le jeu du mort.

livre, et le triomphe des jeunes acteurs. Un brave Nazaréen qui passe ne refuse pas de jouer le rôle du père de famille, et s'unit au groupe des pleureurs. Quelques-uns d'entre eux, transformés en musiciens, se sont munis de bâtons en guise de flûtes et de fifres, et avec solennité ils ouvrent le cortège funèbre. D'autres, en avant du cercueil, portent des objets quelconques, représentation conventionnelle des biens du défunt. En arrière et en longue file tumultueuse, se groupe toute la parenté. C'est de là qu'une petite voix nasillarde, mais assez déliée, chante, au nom du mort et sur un ton dolent :

Qu'une brise vivifiante soulève mon oreiller,
Vendez donc tous mes biens et mon héritage,
Faites-en beaucoup d'argent, et achetez-moi la vie que j'ai perdue.

En chœur, le cortège répond avec accompagnement simulé de tam-tam, de flûtes et de fifres :

Oui, nous allons vendre tes biens,

Sur une planche, ils placent le mort que quatre porteurs — ce sont les plus vigoureux du groupe — iront ensevelir, après l'avoir en apparence soigneusement lavé et parfumé. Ici encore, la mimique expressive est le sel principal de l'amusement auquel on se

Mais ils ne serviront pas à racheter ce que tu souhaites,
L'homme qui a perdu la vie ne la retrouve pas.

LE MORT

Eh bien, si c'est ainsi, hélas ! hélas !
Pleurez sur moi, ô vous, mes amis,
Versez toutes les larmes de vos yeux,
Sans toutefois vous rendre malades.
Les morts sont morts, comme vous dites,
Et ils ne doivent pas faire le malheur des vivants.

LE CHŒUR

Hélas ! hélas ! comme mon œil voit les collines fleuries,
Ainsi il verra demain les biens de notre frère aux mains du *dallal* ¹.

UNE VOIX

Dallal, ne les mets pas en vente. S'il allait revivre ?



Le cortège du mort.

1. Le *dallal*, est le crieur public ou le commissaire-priseur.

UNE AUTRE VOIX

Qu'il était beau son *deffeyeh*¹ écarlate brodé d'or !

TROISIÈME VOIX

Qu'il était affilé son *khandjar*² au manche denacre !

QUATRIÈME VOIX

Et son *seïf*³ fait à Damas.

CINQUIÈME VOIX

Qu'il était rapide son coursier du désert !

SIXIÈME VOIX

Et la *serj*⁴ et la *lejâm* tissées d'argent et de soie.

LE CHŒUR

Hélas ! hélas ! comme mon œil voit les collines fleuries,
Ainsi il verra vendre par le *dallal* les biens, les meubles, la maison
de mon frère.

UNE VOIX

Non, pas sa maison, il convient qu'elle reste à sa femme.

AUTRE VOIX

Sa femme, c'est moi !
Que de fois je me suis attachée aux cordes de sa chamelle,

1. Le *deffeyeh*, est le manteau flottant sur les épaules.
2. Le *khandjar*, c'est le long poignard.
3. Le *seïf*, c'est le sabre.
4. La *serj*, c'est la selle et la *lejâm*, la bride.

Et, dans mon affection constante, je me tenais rivée à lui,
Malgré les paroles dures qu'il m'adressait.

LE CHŒUR

Hélas ! hélas ! pleure désormais, pauvre femme sans appui.

LA FEMME

La tristesse et les gémissements n'étaient point mon habitude,
Mais maintenant qu'on me prend le chéri de mon âme,
Je pleurerai toujours.



Que les Ouarahs étranglent la belle-mère !

LA MÈRE DU MORT

Oui, hélas ! hélas ! moi aussi je voudrais pleurer avec toi.

Oh ! sa mère !

Moi, je ne veux pas de sa mère !

La maison serait trop étroite pour nous deux ;

Sa mère dans une maison et moi dans une autre,

Ou plutôt que les *ouaraks*¹ étranglent la belle-mère !

Et tout se finit par un cri général qui voue aux *ouaraks*, ou aux mauvais esprits, la malheureuse belle-mère.

Voici une scène plus gaie : elle rappelle les

PRÉAMBULES DU MARIAGE.

On sait comment, en Palestine, cette cérémonie se complique de démonstrations joyeuses, faites pour impressionner l'esprit des enfants. Aussi s'exercent-ils volontiers à les reproduire, et ils y réussissent avec une naïveté charmante.

Deux groupes se forment, l'un celui des parents de l'*Arouss*, ou de la Fille à marier ; l'autre celui du Prétendant. Le premier groupe se tient derrière la porte. La porte est une planche provisoirement dressée le long d'un mur. Le second, composé de musiciens et de baladins en tête, d'un dromadaire ou d'un cheval portant le *mohar* ou les présents au centre, de l'époux avec ses amis en queue, se développe dans la rue. Arrivés à la maison de la jeune fille, nos gens, agitant leurs torches, soufflant dans des fifres, frappant sur le tam-tam, trouvent porte close. Sans se concerter, ils chantent à l'unisson :

Bonsoir, ô Zénobie, et bonsoir à ton père.

Derrière la porte, la famille répond :

Que ce salut soit d'heureux présage ! Que voulez-vous ?

1. Les *ouaraks*, sont les esprits frappeurs.

LE GROUPE

Nous cherchons une fiancée pour un charmant garçon.

LA FAMILLE

Allez plus loin. Il n'y a pas ici votre affaire.

LE GROUPE

Et Zénobie ? Allons, les flambeaux sont à la porte.
Donnez-nous la fiancée, ou nous forçons la porte.

LA FAMILLE

Zénobie est sourde.
Que feriez-vous d'une *arouss* qui n'entend pas



Les flambeaux sont à la porte.

LE GROUPE

Voici des boucles d'or avec des perles fines
Pour ouvrir ses oreilles.

LA FAMILLE

Elle est manchote,
Et ne peut pas se servir de ses bras.

LE GROUPE

Nous apportons des bracelets d'ambre et de corail
Pour les lui délier.

LA FAMILLE

Elle est chauve,
Et ses cheveux sont déjà gris.

LE GROUPE

Très bien, voici un *tantour*,¹ brodé d'or
Pour les cacher.

LA FAMILLE

Mais elle est borgne,
Et n'a plus de dents.

LE GROUPE

Entendez tinter les sequins d'argent
Qui encadreront sa figure.

1. Le *tantour*, est une sorte de cône tronqué, richement orné, qui sert de coiffure surtout aux femmes de Bethléem.



Femmes portant le tantour et la toilette promise à l'Arouss.

LA FAMILLE

Elle est boiteuse et bancroche
Et ne peut pas marcher.

LE GROUPE

Aussi avons-nous amené le *djemel* et le *houçan* ¹
Pour la porter.

LA FAMILLE

Elle a un affreux caractère.

1. Le *djemel*, est le chameau et le *houçan*, le cheval.

LE GROUPE

Son mari la corrigera, ou la supportera.
Allons, allons, les flambeaux sont à la porte :
Vite, la fiancée, ou nous forçons la porte.

Et devant une si persistante bonne volonté, après avoir examiné et apprécié chacun des présents, le père livre la jeune *Arouss* au cortège, qui aussitôt l'environne et l'emmène triomphalement.

La Scène champêtre a pour principal personnage

LE BERGER YOUBANIAH.

Ce jeu, dont hier les petites filles nous avaient déjà dit un mot, est très aimé des enfants. Un de nos écoliers s'arme du bâton pastoral, sorte de houlette à gros bout arrondi et massif, le *makel* des patriarches, et, le passant sous ses deux bras, en arrière de ses épaules, il se donne tout d'abord l'air d'un berger ama-

teur. Après avoir ramené son couffieh sur sa tête, serré sa ceinture et retroussé sa robe, il se promène au milieu du troupeau. Il va sans dire que le troupeau n'est autre que le groupe de ses camarades marchant à quatre pattes pour la circonstance, et faisant mine de brouter l'herbe



Youbaniah.

verte comme de paisibles brebis. Au cri strident que pousse le berger, cri caractéristique que nous avons entendu bien des fois dans le silence du désert, *Rrrredi 666*, celles-ci bondissent, se pressent autour de lui et le suivent. Il les compte, il les examine, il les caresse, il les corrige, et puis, tout à coup, il s'annonce aux spectateurs :

« Youbaniah, pasteur des brebis et des petits agneaux,
Qui ne se fait pas beaucoup de bile, et qui ne s'en fera pas.
A quoi bon ? Le soleil qui me brûle,
La rosée qui me mouille, le vent qui me glace,
Les loups qui me guettent,
C'est assez d'ennemis sans que j'aie me dévorer moi-même.
Quand le maître ne sera pas content, il me le dira
Et je lui répondrai que je ne le suis pas davantage.
Tiens, le voici qui arrive avec la longue suite de ses fils.
Attention !



L'arrivée de Yakoub.

- Youbaniah, mon serviteur, voilà longtemps que je ne t'ai vu.
— Yakoub, mon maître, il y tout aussi longtemps qu'on ne vous a salué.

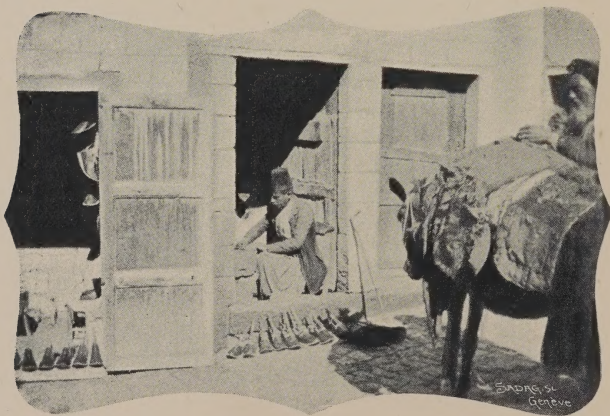
- Berger, ces agneaux sont maigres, et ces brebis sont tristes.
- Maître, les montagnes sont arides et les vallées sont sèches.
- Youbaniah, il faut leur chercher de meilleurs pâturages.
- Yakoub, il faut me donner de meilleures chaussures.

Le père de famille et ses fils chantent alors en chœur :

Pour tes beaux yeux
 Nous tuons un mouton,
 Nous l'écorcherons,
 Avec sa peau que nous tannerons
 De belles chaussures nous te ferons,
 Qui tes grands pieds protégeront.

Le berger, riant et satisfait :

Alors si bien je marcherai,
 Et si loin je m'en irai,
 Que plus vous ne me verrez.



Bazar des cordonniers à Nazareth.

— Youbaniah, parlons sérieusement,
 Combien de brebis, combien d'agneaux dans mon troupeau ?
 — Yakoub, des brebis cent moins deux,
 Des agneaux vingt moins trois.
 — Berger quel est ce compte ?
 — Maître, c'est le compte du loup.
 — Youbaniah, le loup mange donc mes brebis,
 Et tu n'y veilles pas ?
 — Yakoub, pour y veiller, quand le soleil chauffe,
 Il me faudrait sur la tête un *tarbouch* et un *couffieh* plus grand.

LE CHŒUR

Pour tes beaux yeux,
 Au bazar nous irons,
 Et grand couffieh t'achèterons,
 Qu'avec corde noire nous lierons
 Autour d'un tarbouch écarlate,
 Pour abriter ta nuque et ton front.



Véritable berger à Nazareth.

LE BERGER, *après un long éclat de rire*

Alors, si bien le jour je veillerai
Que toute la nuit je ronflerai,
Dans la grotte où je me blottirai.

- Youbaniah, le bon berger veille la nuit plus encore que le jour.
— Oui, Yakoub, quand une *abbaya* de laine préserve ses épaules de la rosée.

LE CHŒUR

Pour tes beaux yeux,
La laine des brebis nous prendrons,
De nos mains nous la carderons,
Nos sœurs la tisseront,
Les teinturiers la teindront,
Et belle abbaya t'apporterons.

LE BERGER, *au comble de la joie :*

Dans mon abbaya, quand je serai beau
Le loup peut venir ; je lui crierai : oh ! oh !
Mais sans jamais risquer ma peau.

- Youbaniah, tu sais bien que crier au loup ne suffit pas,
Et qu'il faut le poursuivre.
— Oui, Yakoub, mais pour cela, il faut mettre une belle ceinture aux reins,
Une besace garnie au côté et ton bâton pastoral à la main.

LE CHŒUR

Le bâton du maître, tu l'auras,
Coquin, et bien plus que tu ne voudras,
Sur ton dos tu le sentiras,
Notre troupeau tu laisseras,
Et d'ici, mauvais berger, tu déguerpiras.



Le bâton tu l'auras.

Or, tandis qu'on chasse Youbaniah à coups de bâton, le maître se met à chanter au milieu du troupeau :

O mes brebis, ô mes agneaux,
C'est moi qui suis votre bon maître,
Derrière moi, vous viendrez paître,
Le long des limpides ruisseaux.
En cherchant la brebis errante,
De nuit, de jour, je marcherai,
Et si jamais loup se présente
Ce sera moi qui le tuerai.



Yakoub, le maître du troupeau.

Agitant alors sa houlette, Yakoub pousse à son tour le cri du berger : *Rrrredi ôôô*. Les brebis se redressent et se jettent sur lui pour le remercier et le caresser.

Si les deux premiers jeux répondaient exactement au *lamentamus* et au *cecimus* du texte évangélique, ce dernier évoquait en nous un rapprochement plus saisissant, et, si je puis ainsi dire

à propos d'un jeu d'enfant, un souvenir plus poignant, celui du Bon Pasteur retirant son troupeau des mains des mercenaires d'Israël. Jésus, dans son enfance, n'avait-il pas vu jouer le rôle de Youbaniah, le berger égoïste qui n'a jamais eu l'amour des brebis ? N'avait-il pas même simulé d'avance, pour amuser ses camarades, ce vrai Pasteur dont il devait plus tard être l'héroïque et sanglante réalisation ? Oui, à première vue, le parallélisme peut paraître étrange entre cette représentation enfantine et la scène solennelle où le Maître, dans le temple, s'écria plus tard : *Moi, je suis le bon Pasteur !* Mais qui ne sait que les souvenirs du premier âge nous reviennent, comme d'instinct, dans les circonstances les plus graves de la vie ? Que Jésus, discourant sous les portiques du temple, se soit inspiré, pour prononcer sa similitude du Bon Pasteur, du spectacle que lui offraient, dans la vallée du Cédron, les troupeaux ramenés, vers le soir, sous les murs de la ville, c'est probable. Qu'il se soit souvenu alors d'avoir vu, dans son enfance, jouer au mercenaire et au bon berger, c'est possible. Or, cette simple possibilité suffit à nos cœurs de croyants pour trouver un charme incomparable à l'insignifiante scène de Youbaniah. Toutes les fois que l'œil de l'âme peut aller plus loin que celui du corps, l'importance des choses que l'on voit se mesure à l'importance de celles que l'imagination devine.

Le cher F. Évagre, avec son exquise nature, partageait visiblement nos émotions. Ces rapprochements bibliques, qu'il soulignait comme nous, faisaient perler sur ses joues quelques larmes. Passant sa main dans sa barbe argentée : « Je ne m'étais jamais senti, dit-il, si près d'un passé vieux de dix-neuf siècles ! Et pourtant voilà quarante ans que je vis au milieu des enfants de Palestine. Il ne suffit pas à l'homme d'avoir en main un beau

fruit, il faut qu'il sache le dépouiller de son écorce. Vous venez de nous faire entrevoir, tout à coup, autrefois dans aujourd'hui. Nous en profiterons. » Eh bien, moi aussi, cher Frère, je profiterai de votre mot qui précise exactement le but réel de nos recherches, et je donnerai pour sous-titre au petit livre que je prépare :

Autrefois dans aujourd'hui.



VIII

LES OUVRIERS A NAZARETH.



Anémone écarlate
de Nazareth.

LES enfants que nous venons de voir si ardents au jeu et si insoucians de l'avenir, seront affectés à un travail manuel dès l'âge de douze ans. Le père indiquera à chacun l'état qu'il lui destine. Communément c'est celui qu'il pratique lui-même. Le jeune adolescent se met à l'œuvre avec soumission et courage. Par son application, il marque son désir d'être bientôt classé comme ouvrier.

Pour ce qui concerne Jésus, nous savons qu'en réalité il exerça le même métier que Joseph, son père nourricier. Lorsque ses compatriotes veulent témoigner leur stupéfaction de le voir transformé

ubitement en docteur, ils s'écrient : « N'est-ce pas là le fils du charpentier, charpentier lui-même ? »¹ Cette parole très claire dans notre traduction, l'est un peu moins dans le texte. Le mot employé, *tecton* en grec et *faber* en latin, signifie simplement un *artisan*, et peut, à la rigueur, s'entendre de quiconque travaille le fer, la pierre ou le bois. De là, des opinions diverses chez les anciens Pères de l'Église. Ainsi, d'après saint Hilaire de Poitiers, saint Ambroise et, plus tard, saint Anselme, Joseph et Jésus auraient été forgerons.

Les forgerons ont représenté, de tout temps, la classe la plus instruite, ou du moins la plus intelligente dans le monde des ouvriers. Il y a un siècle à peine, le forgeron du village était encore l'oracle de ses concitoyens. A la forge, se tenaient les réunions où l'on discutait sur toutes choses, et le maître *faure* ou *fabre*, du latin *faber*, en était le modérateur. Aussi, quand la révolution française voulut transformer l'organisation communale de l'ancien régime, ce sont les forgerons qui furent généralement choisis pour devenir les chefs des nouvelles municipalités.

A Nazareth, ils semblent avoir aussi une importance particulière. Leurs ateliers sont les plus peuplés et les plus nombreux. Déjà, à l'ancienne entrée de la ville,



Maréchal-ferrant à l'entrée de Nazareth.

1. *Matt.*, XIII, 55 ; *Marc*, VI, 3.

nous avons trouvé un premier forgeron, maréchal-ferrant très irascible, celui-là, si on en juge par l'altercation qu'il a engagée avec un de nos moukres. Les forgerons-couteliers se tiennent dans la rue qui va du marché à la fontaine. Mais la plus importante officine en tout genre de travail est celle qui avoisine immédiatement notre domicile.

Ces braves gens se servent encore d'outils absolument frustes et primitifs. S'ils laissent les innovations européennes envahir quelque peu la modeste garde-robe de leur femme, on peut être sûr qu'ils leur ferment obstinément la porte de leur atelier. L'enclume est demeurée pour eux un bloc de fer informe et qui se déplace à volonté. L'étau, transmis de génération en génération et depuis des siècles, serre mal ce qu'on y place, les marteaux de forme archaïque martellent sans vigueur, et le soufflet, avec canon plongeant sous terre, fonctionne par un jeu de pied continu dans un foyer à ras de sol. Il sort de ces ateliers rudimentaires des couteaux de poche à manche recourbé, montés sur de la corne à peine polie, et invariablement munis d'un anneau qui permet de les suspendre à la ceinture, des ciseaux de proportions diverses, tous très mal définis quoique assez bien trempés. Les plus grands, disons les gigantesques, car ils dépassent toutes les proportions usitées chez nous, servent à tondre les brebis ; les autres font le bonheur des ménagères qui s'accommodent volontiers de leur forme fruste, en raison de leur utilité. Le tout d'ailleurs se vend dans des prix très abordables. Au printemps, les faucilles demi-rondes, unies ou dentelées comme des scies, sont d'un débit courant et, sous nos yeux, on les fabrique par quantités considérables. Le reste de l'année, les clous ordinaires, les vis, les crampons destinés à relier les pièces de bois, quelques rares et

très sommaires instruments aratoires, des pioches à tête de marteau et des pelles très légères, complètent le travail ordinaire. C'est presque toujours assis que les divers corps de métiers opèrent. Le monde des forgerons ne fait pas exception à la règle. Aussi leur vie se dépense-t-elle sans effort vio-



Forgerons de Nazareth.

lent. Il n'y a rien de commun entre ces petites officines pacifiques de Nazareth et les ateliers bruyants et brûlants où, dans nos pays civilisés, les noirs et haletants successeurs de Tubalcaïn battent et façonnent le fer. Saint Hilaire trouvait une heureuse analogie entre venir à bout de ce métal particulièrement dur, en le soumettant au feu, et vaincre les puissances obstinées de ce monde, en les faisant passer par la fournaise du jugement, de façon à tirer de la masse opiniâtre et rebelle des instruments utiles à l'humanité rachetée. Si ingénieux que soit le rapprochement du vénérable docteur, je déclare n'avoir aucun goût pour l'hypothèse que Joseph et Jésus s'occupèrent à ce labeur, et, nos compliments faits aux forgerons, nous allons chercher plus loin une représentation moins contestable de l'atelier où peina le Sauveur du monde.

Au reste, je ne me le figure pas davantage parmi les maçons ou

les tailleurs de pierre, bien qu'il y eût été manœuvre incomparable, et même architecte merveilleux, Celui par qui le monde a été édifié et ordonné avec toutes ses splendeurs et ses harmonies. Passons sans nous arrêter devant leur chantier où deux hommes établissent une colonne sur son aplomb et marchons droit aux charpentiers. Le mot *tecton*, s'il n'est pas suivi d'un qualificatif qui lui donne un autre sens, doit s'entendre tout simplement d'un

ouvrier travaillant le bois. On se sert, en effet, d'une autre expression pour désigner les maçons. Nos jeunes lecteurs, qui ont en mains la Cyropédie de Xénophon ¹, pourront aisément se convaincre que les maçons y sont appelés *lithodomoï*, et les charpentiers *tec- tones*.

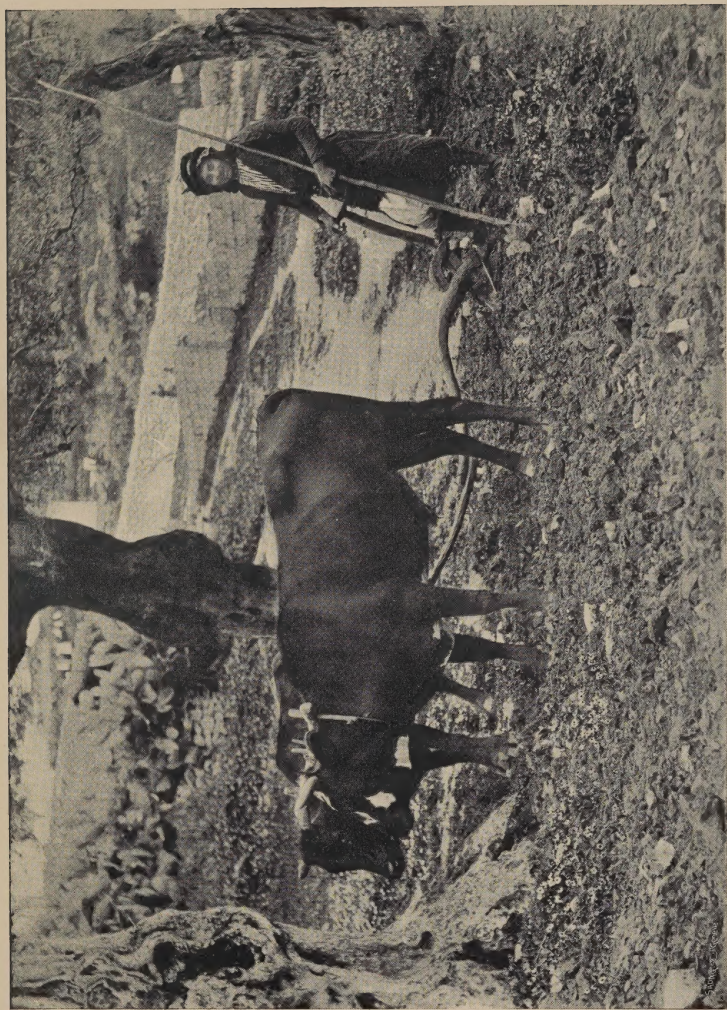


Maçons et tailleurs de pierre.

Joseph fut donc, selon la plus ancienne et la plus sérieuse tradition, charpentier, peut-être même le seul charpentier de la petite localité de Nazareth. Le texte évangélique semble le dire. Saint Justin, dans son dialogue avec Tryphon ², spécifie qu'il fabriquait des charrues et des jougs ; et tous les apocryphes nous représentent Jésus aidant son père nourricier à confectionner les objets divers qui entrent dans les attributions d'un charpentier-

1. Xénophon, *Cyrop.*, III, 2, 11.

2. *Dial. Tryph.*, 88.



Attelage et labour aux environs de Nazareth.

menuisier, depuis les grosses boiseries pour toitures, comme le précise le Protévangile de Jacques ¹, jusqu'à des portes pour les maisons, des vaisseaux pour le lait, des coffres et des sièges pour le Roi, ainsi qu'il est dit dans l'Évangile arabe de l'Enfance ².

Un de ces apocryphes, l'Histoire de Joseph ³, donne une indication importante à relever. Nous l'avons notée plus haut, mais il n'est pas inutile d'y revenir ici avec plus de détails, car elle établit avec quelle fidélité les vieux usages se sont perpétués jusqu'à nos jours. Il y est dit que « laissant Marie dans sa maison, Joseph s'en alla à l'atelier où il exerçait son état de charpentier ». L'atelier, à l'époque où a été écrit cet Évangile, vers le III^e siècle au plus tard,

était donc séparé de la maison, tout comme aujourd'hui. A ce

point de vue, les bons Franciscains, suivant la tradition du moyen âge, ont eu raison d'imaginer un sanctuaire, dit *l'Atelier de saint Joseph*. Mais

où fut réellement cet atelier ? Ici la ques-

tion devient embarrassante, surtout si on veut

ne pas oublier l'affir-



Charpentiers sur la porte de l'atelier.

1. *Protév. de Jac.*, ch. IX et XIII.

2. *Év. de l'Enf.*, ch. XXXVIII et suiv.

3. *Hist. de Joseph*, ch. IV.

mation de saint Épiphan¹ que, durant 300 ans, c'est-à-dire depuis Jésus-Christ jusqu'à Constantin, il n'y eut pas un seul chrétien à Nazareth.

La petite ville a aujourd'hui trois charpentiers. Leurs ateliers se touchent et comme disposition sont identiques. Les proportions en sont mesquines :

quatre mètres sur six environ. Le sol n'y est pas pavé ; les murs, supportant un toit plat, ne sont pas crépis. Comme il n'y pénètre pas d'autre jour que celui de la porte, c'est le plus souvent sur le seuil de celle-ci, ou même dans la rue, que travaillent les ouvriers. Assis par terre, ils se servent de leurs pieds qu'ils ramènent l'un contre l'autre, comme de l'étau qui serre et fixe les pièces de bois à polir ou à creuser, branches d'ormeau courbées en croc naturellement ou par artifice et devenant des charrues très légères mais suffisantes pour soulever les terres meubles du pays, jougs très primitifs ou longue traverse avec quatre petites pièces perpendiculaires entre lesquelles s'engageront les têtes des deux animaux employés au labour, coffres grossiers qui constitueront le meuble principal de la maison du pauvre, fourches et pelles de bois, celles-là à deux et cinq pointes, celles-ci larges et plates,



Charpentiers faisant des charrues.

1. Épiph. *adv. Hæres*, 1, 2, 19.

taillées d'un bout à l'autre dans un bloc de frêne ou de houx, manches de pioches, de tout calibre, enfin, arbres équarris pour servir d'encadrement aux portes ou de soutien aux toitures. Leurs instruments de travail sont peu compliqués. Deux troncs de caroubier ou de sycomore plantés en terre forment l'établi. Appendus aux murs, se voient les outils de première nécessité : une hache, une scie, dont la forme pour paraître moderne n'en est pas moins très ancienne comme on peut le constater sur les peintures de quelques vases étrusques ou des murs d'Herculanum ; une herminette formant à une de ses extrémités la tête de marteau, et à l'autre, qui est le tranchant, se recourbant en quart de lune pour creuser les surfaces planes ; une tarière pour forer et qu'une corde d'arc attachée à son manche mettra en mouvement ; une équerre formée



Toute la famille sur la même monture.

par deux règles se coupant à angle droit ; un compas ordinaire pour tracer des cercles ou établir les proportions ; un niveau formé par les deux côtés égaux d'un triangle isocèle sans base et où, sur une barre transversale, le fil à plomb marque si les deux pieds de l'instrument sont ou non sur un

même plan ; enfin, une collection de ciseaux qu'on pousse soit à la main, soit à l'aide d'un maillet. Celui-ci est un bloc de bois dur aminci pour former le manche, tandis qu'à l'autre bout, plus ou moins volumineux, il constitue un véritable marteau.

Tandis que nous étudions tous les détails de l'atelier, des cris

de joie et des salutations amicales retentissent derrière nous. C'est un troisième fils du vieux charpentier qui revient d'une fête voisine. Lui, sa femme et son enfant sont sur la même monture, un pauvre âne qui semble habitué dès longtemps à porter allègrement toute la famille.



IX

JÉSUS, CHARPENTIER DE NAZARETH.



Roseaux et joncs
de Nazareth.

RÈS certainement, c'est dans une échoppe de ce genre que Jésus, à douze ans, commença de travailler. Avant cet âge, il dut y venir rarement. Aujourd'hui, du moins, on ne voit que par hasard une femme ou un enfant visiter le père, quand il est au travail. Leur place ordinaire est à la maison proprement dite, qui se trouve non seulement indépendante mais souvent très éloignée de l'atelier.

Le jeune et aimable adolescent vint donc, à son heure, se mettre à la disposition du père adoptif qui, depuis longtemps, le nourrissait de son patient labeur. Il commença à y transporter et à y ranger en ordre les arbres qu'il devait ensuite

équarrir avec le hachereau, ou doler avec l'herminette. Nous avons suivi, non sans une pieuse émotion, chacun des travaux auxquels se livrent les jeunes apprentis charpentiers. Leurs pères nous ont paru patients, et attentifs à les former avec douceur, sans cris, sans réprimandes.

A en croire les évangiles apocryphes, Joseph n'eut pas à donner des leçons à Jésus, mais à en recevoir de lui. On lit, en effet, dans l'Évangile arabe de l'Enfance ¹, que le

jeune ouvrier accompagnait son père nourricier partout où s'imposait un travail sérieux : placer une porte, livrer des ustensiles de bois pour le ménage, cribles, coffres à serrer le linge, ou même un siège pour le Roi !!! Il rectifiait par un attouchement miraculeux ce qui était fautif comme proportions, et mal venu comme mesures. Le même livre raconte encore que vis-à-vis des



Petit Nazaréen, apprenti charpentier.

1. *Év. arabe de l'Enfance*, ch. XXXVIII et XLIII.

fil de Cléophas, appelés vulgairement ses frères, il n'aurait pas été rien qu'un modèle d'obéissance et de travail, mais, plus d'une fois, un tout-puissant bienfaiteur. Ainsi un jour, comme, sur l'ordre de saint Joseph, il était allé, avec Jacques, couper du bois dans la campagne, une méchante vipère mordit celui-ci qui poussa aussitôt des cris désespérés. Le petit Jésus accourut, et, soufflant avec bonté sur la piqûre livide, il guérit son frère à l'instant. Autant de rêves bizarres, fruit de l'imagination enfantine ou malade de pauvres hérétiques en quête de merveilleux !

En réalité, le jeune charpentier travailla comme travaillent ses compatriotes d'aujourd'hui, modestement, sans prétentions, dans un pieux recueillement, de sorte que nul, pendant les dix-huit ans passés à l'atelier, ne soupçonna rien de son pouvoir de thaumaturge, rien même du courant divin de vie supérieure qui remplissait son âme. Sans doute, tout incliné qu'il fut sur le travail, son œil suivait sans cesse, dans les profondeurs des cieux, le regard de son Père, et son désir le plus ardent était de faire toujours sa volonté. Avec lui, il échangeait secrètement des paroles d'amour, d'union, de tendresse, que la terre n'entendait pas. Quand venait le jour du sabbat, en dehors des heures de prière commune à la synagogue, il s'isolait sur la montagne, ou au fond du ravin, pour lire dans le livre de la nature, comme il les avait déjà chantées dans le magnifique langage des Psaumes et des Prophètes, les grandeurs de Dieu et ses miséricordes.

Par tempérament le sémite est méditatif, et il n'est pas rare de le rencontrer accroupi sous un arbre, ou debout sur un rocher, en admiration devant les grands phénomènes de la nature. Il réfléchit et il contemple. Comme tout dans

la création devait parler avec une éloquence exceptionnelle à celui qui n'avait pas seulement l'âme harmonieuse du sémite, mais la plénitude de la divinité, et qui, dans une chair humaine, était Verbe éternel, Sagesse, Raison du Père, dictant l'hymne infini au chœur des mondes créés ! Il pouvait bien se résoudre à la vie obscure parmi ses compatriotes, au travail silencieux de l'atelier, Celui pour qui tout, au ciel et sur la terre, faisait entendre le plus unanime concert d'amour, d'admiration et de louanges.

Ainsi, comme nous l'avons observé ailleurs ¹, il voulut enseigner au monde que le travail le plus humble ne déshonore jamais une âme élevée. Enfant, il avait donné l'exemple de l'obéissance vis-à-vis de ses parents et de l'amabilité la plus séduisante vis-à-vis des étrangers. Adolescent et jeune homme, il devint le modèle de l'ouvrier laborieux. Son existence, courageusement rivée à la fatigue journalière, disait son désir de satisfaire à l'obligation providentielle du travail. Il y a certainement pour le véritable sage quelque chose de meilleur que jouir dans la vie : c'est d'y révéler toute sa vigueur d'âme, et d'y prouver son courage et son énergie.



Petit Nazaréen
prieant dans la campagne.

1. Voir notre *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, tome I, p. 226.

Assurément, ni l'intelligence, ni l'habileté, ni les moyens de faire valoir ses mérites réels, et de vivre ainsi dans l'aisance ou même la fortune, ne lui firent défaut. Et pourtant, il voulut être et paraître pauvre, afin d'établir aux yeux de tous que ni les dons de la fortune, ni l'éclat d'une haute situation ne sont nécessaires à la grandeur réelle de l'homme, ou à son action victorieuse sur le siècle qu'il doit transformer. Et, de fait, son exemple a eu sur les idées de l'humanité l'influence la plus profonde. Après lui, il a paru à plusieurs que la pauvreté pouvait être un bonheur et

même une gloire, et à tous que le travail ne gardait rien d'humiliant ni d'impur, dès que la main du Fils de Dieu, Restau-

rateur de l'humanité, avait tenu le maillet et le ciseau.

Les Nazaréens, devenus capables de gagner leur vie et de la diriger, se préoccupent, vers l'âge de vingt ans, de fonder leur foyer domestique. On dut s'étonner de



Une famille de charpentiers devant l'atelier.

voir que Jésus n'y songeait pas. Qui aurait imaginé qu'il regardait dans l'avenir l'humanité entière et ses générations successives comme sa réelle et légitime famille ? On demande des démons-



Ravins accidentés et fontaine aux environs de Nazareth.

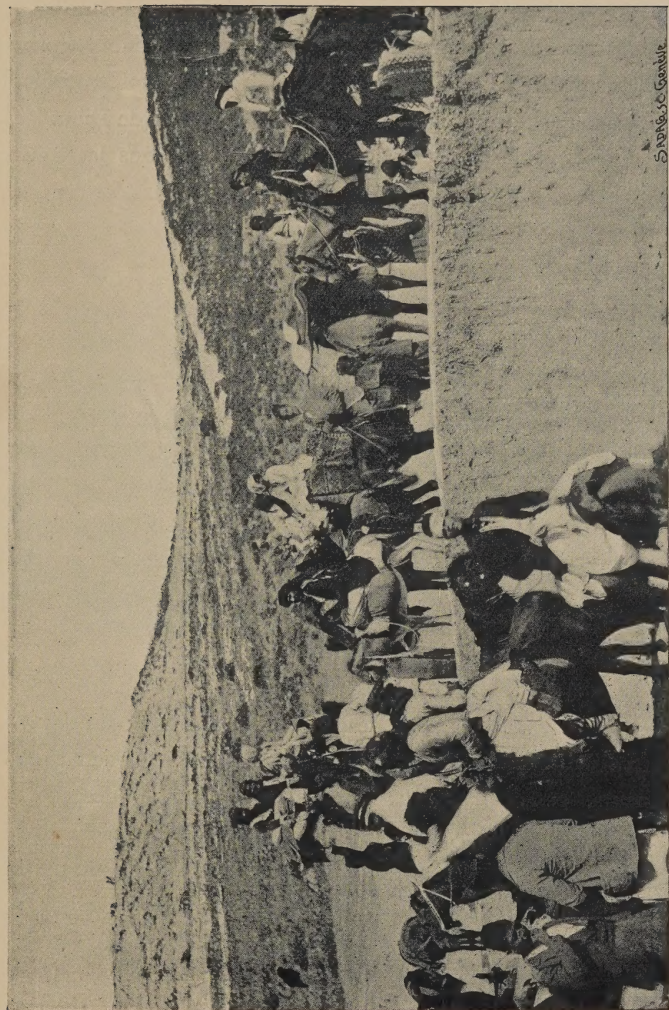
trations concluantes de sa divinité. En est-il de plus saisissante que celle-là ? Quel sage ou quel fou a jamais formulé cette prétention d'être venu au monde pour sauver tous les hommes, et les sauver par une mort expiatoire autant que par la prédication de nouvelles doctrines ? Il ne s'en est jamais trouvé, et il ne pouvait pas s'en trouver parce qu'une telle conception n'est pas dans la donnée humaine. Concevoir ce plan de rénovation universelle, l'exposer et le réaliser ne pouvait être que d'un Dieu.

Une fois seulement, d'après l'Évangile de saint Luc ¹, Jésus laissa entrevoir à Marie et à Joseph la grande préoccupation de sa jeune vie ; c'est lorsque étant monté à Jérusalem, vers l'âge de douze ans, aux fêtes pascales, avec les caravanes galiléennes, il s'y réfugia et s'y établit parmi les docteurs, dans une des dépendances du temple, interrogeant les vieux maîtres d'Israël, les surprenant par la nature de ses questions autant que par la sagesse de ses réponses. Il déclara alors qu'il devait être tout aux affaires de son Père du ciel, et s'étonna qu'on ne l'eût pas encore soupçonné. Ce premier mot de l'adolescent, conservé par saint Luc avec la tournure significative qui en précise le sens, prouve bien l'orientation divine de sa jeune vie morale. Il est la grande et subite révélation de son intérieur. En l'approfondissant, il est aisé de comprendre le long et mystérieux silence qu'il garda jusqu'à trente ans.

Ce fut à cet âge que le jeune charpentier quitta tout à coup ses outils et son atelier. L'heure de Dieu avait sonné.

Jean-Baptiste, par sa prédication véhémement au désert de Judée, provoquait une immense agitation religieuse. Peuple, prêtres, soldats, tout venait à lui, demandant ce qu'il fallait faire, et le

1. *Luc*, 11, 43 et suiv.



Shen & Co. Ltd.

Caravane galiléenne de nos jours.

Précurseur disait : « Pénitence ! pénitence ! car voici venir le Messie ! Je ne sais qui il est, mais Dieu me dit qu'il va paraître. Ce qui n'est pas droit, il faut le redresser. Ce qui est montueux, il faut l'aplanir. Place au Seigneur, car il arrive ! » Et il baptisait quiconque voulait être prêt à entrer dans le royaume de Dieu.

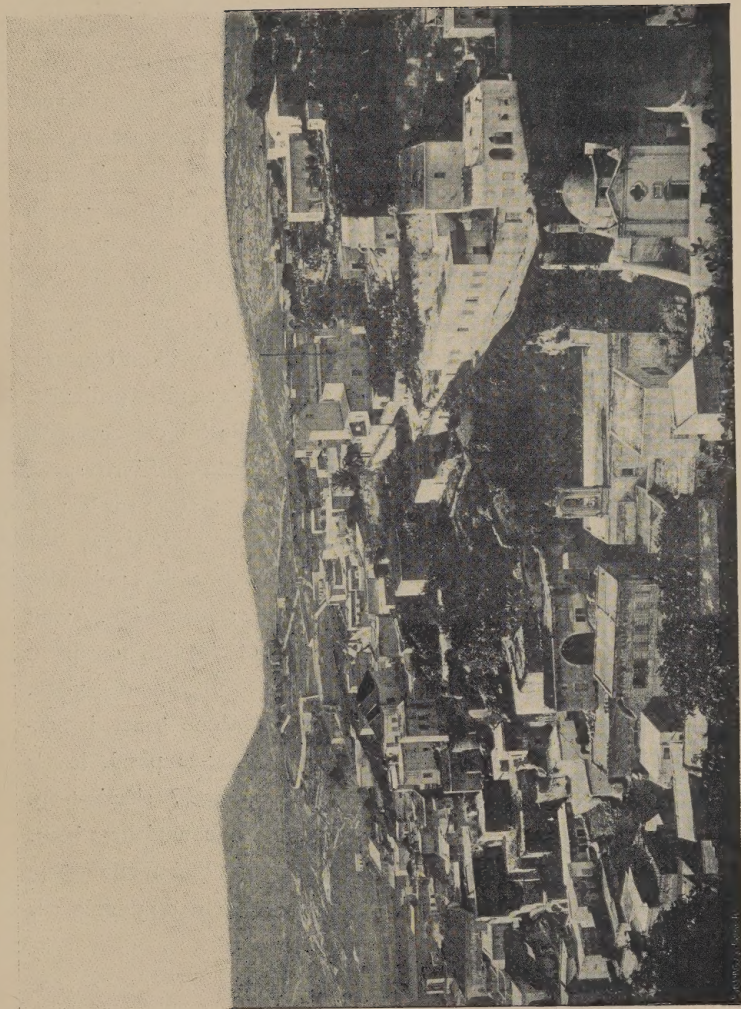
Prodige divin ! Jésus s'était humblement caché dans la foule



Le Jourdain où Jean baptisait.

des pénitents ; mais, quand il descendit dans les eaux du Jourdain, la voix du Père attesta qu'il ne pouvait être confondu avec les pécheurs, et l'Esprit, sous forme d'une colombe, descendit sur le jeune charpentier, pour révéler qui il était. Jean comprit aussitôt le sublime mystère, et, portier officiel du Judaïsme, il ouvrit solennellement la porte au Pasteur légitime en criant : « Voilà celui qui ôte le péché du monde ¹. » Le Messie était dénoncé à Israël.

1. *Luc.* IV, 16.



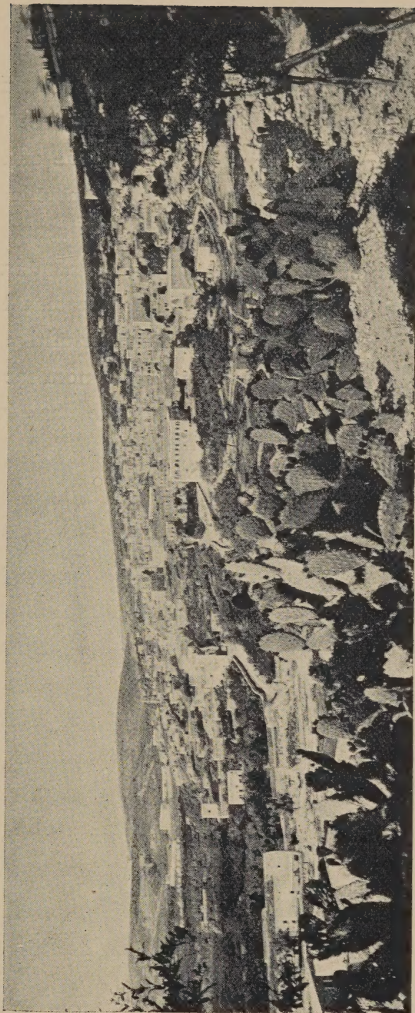
Vieux quartier de Nazareth.

Jésus, en effet, dès cette heure, inaugura son rôle messianique en Galilée et en Judée. Nazareth le revit déjà glorifié par ses premiers miracles, mais Nazareth refusa de croire à sa mission. L'Église, rebâtie ces dernières années par les Grecs catholiques, occupe, dit-on, la place de l'ancienne synagogue. Si l'indication est exacte, et elle peut l'être puisque le site a été conservé depuis dix-neuf siècles par les Juifs eux-mêmes, on se trouverait là en un lieu vénérable parmi tous. De fait, non seulement Jésus y serait venu régulièrement prier avec ses compatriotes jusqu'à l'âge de trente ans, mais il s'y serait déclaré solennellement Messie à la stupéfaction d'abord, et puis au grand scandale de l'assistance.

Rien de plus dramatique que le récit de cet incident conservé par saint Luc.¹ Du milieu de la foule où il a pris sa place ordinaire, le jeune charpentier demande la parole. Elle lui est accordée. Il monte à l'ambon et le hazzan lui présente le Livre sacré. Il en déroule les feuillets, et, sa main s'étant arrêtée sur la prophétie d'Isaïe : « L'Esprit du Seigneur est sur moi, etc. », il se met à lire le texte. Surprise croissante dans l'assemblée, puisqu'on le savait illettré, comme tous les Nazaréens de sa condition. Ayant lu, il ferme le livre, le remet au hazzan et s'assied, marquant ainsi qu'il va commenter le texte. On le dévore des yeux. A mesure qu'il parle, ses paroles, pleines d'une grâce irrésistible, excitent l'admiration générale : « N'est-ce pas là le fils de Joseph le charpentier, charpentier lui-même ? s'écrie-t-on. Sa mère Marie, ses frères, ses sœurs, nous les connaissons bien. Tout ce monde vit au milieu de nous. Et qu'est-ce donc que cette science qui se révèle tout à coup chez un homme du peuple, fils d'ouvrier et simple ouvrier lui-même ? »

1. *Luc*, IV, 16.

Oui subitement le jeune charpentier se montrait docteur, et docteur enseignant comme nul jusqu'alors n'avait enseigné. Hélas ! après avoir inspiré un premier étonnement mêlé de visible bienveillance, sa parole incisive provoqua la jalousie et la colère. Les Nazaréens encore aujourd'hui sont très versatiles et deviennent même violents quand ils se passionnent dans les questions religieuses. Leurs récents démêlés avec le curé franciscain, dont nous avons été témoins, en sont une vivante preuve. Leur compatriote, leur ami, leur camarade de travail, leur parent, leur frère, qui devenait tout à coup leur gloire, ils songèrent un moment à l'exterminer. L'ayant chassé hors de leur ville, ils l'entraînèrent, avec

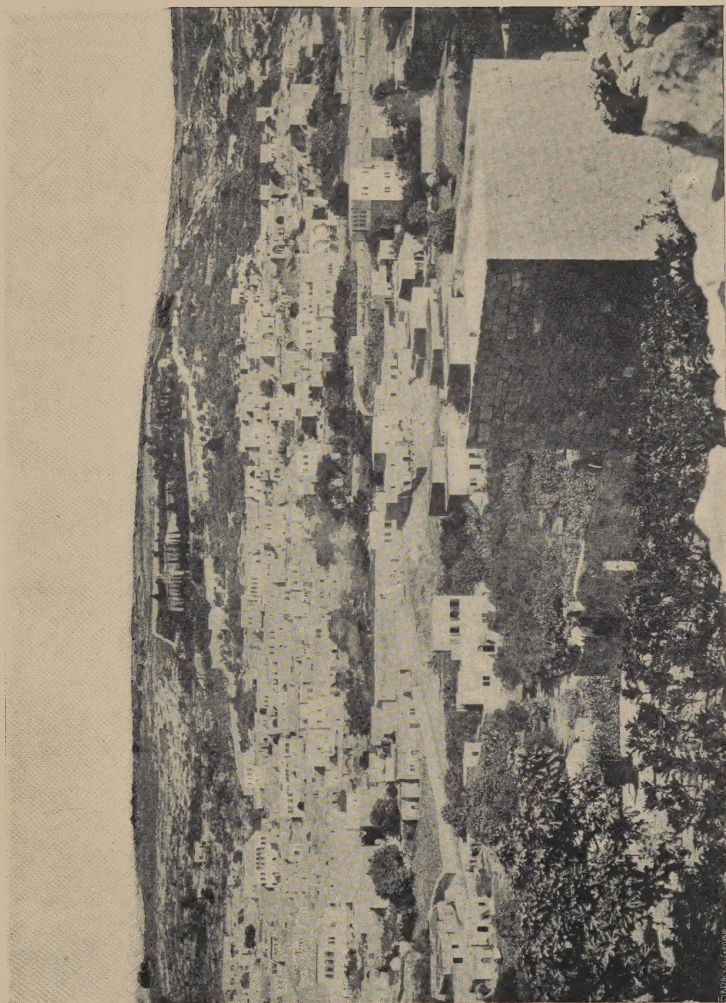


Vue de Nazareth du sud-est.

des projets homicides, vers le sommet de la montagne sur laquelle était bâti Nazareth ; mais au moment où ils se disposaient à le pousser dans le précipice, secouru par une puissance surnaturelle, Jésus sortit libre de leurs mains et traversa leurs rangs avec une majesté qui s'imposait même aux plus exaltés.

Une attitude si étrangement hostile de la part de ses compatriotes l'empêcha de faire des miracles parmi eux, d'y choisir ses premiers disciples, et le détermina à fixer dès lors son domicile à Capharnaüm. Il n'en est pas moins demeuré pour l'histoire le NAZARÉEN, et ce titre, donné primitivement par mépris à ses disciples, est devenu plus tard le nom sacré pour lequel des milliers d'hommes ont sacrifié leur vie dans la vertu, l'obéissance et le martyre.





Nazareth moderne.



JÉSUS LE NAZARÉEN !

Oui, NAZARETH fut son ingrate mais chère patrie. Il n'y est pas né, il n'y est pas mort, il n'y a presque pas opéré de prodiges, mais il y a passé les longues années de sa vie, plus de vingt-huit ans sur trente-deux et demi. C'est assez pour que, dans l'histoire, il ait gardé, indissolublement uni au sien, le nom de sa ville-patrie.

A NAZARETH, parmi les aimables jeunes filles, avait vécu, belle des plus exquises vertus, la Vierge Marie qui fut sa mère.

A NAZARETH, un jour, était descendu l'Ange de la grande nouvelle, apportant les propositions du ciel. Marie les avait accueillies, l'Esprit-Saint l'avait enveloppée de son ombre, et Jésus fut conçu.

A NAZARETH, Joseph avait généreusement accepté de sauver

l'honneur de la mère et de l'Enfant, en devenant désormais la providence des deux êtres exceptionnels qui lui étaient confiés.

A NAZARETH, au retour de l'Égypte, la Sainte Famille vint s'établir très pauvrement, mais saintement, dans la maison du charpentier Joseph le Juste, qui devait la nourrir.

A NAZARETH, dans un berceau fruste comme ceux que nous y avons vus, Jésus enfant trouva la continuation de la crèche de Bethléem.

A NAZARETH, il a entendu sur les lèvres de Marie des berceuses semblables à celles qu'on y chante encore et, bien des fois, il a fermé ses petits yeux couleur d'amour sous le rythme lent et cadencé de ces naïves chansons.

A NAZARETH, il a essayé ses premiers pas, il a été sevré, il a compris et rendu les premières caresses que lui prodiguait sa douce mère.

A NAZARETH, il a commencé d'exciter l'admiration des hommes par sa grâce, son intelligence et ses précoces vertus.

A NAZARETH, dans les rues et sur la place publique, comme les enfants jouent et chantent encore, il a joué et chanté. Les scènes tristes ou joyeuses, qui se disent en arabe aujourd'hui, se disaient alors en araméen ; mais la mise en scène, le fond des petits drames et même les détails n'ont probablement pas changé ; et s'il revenait dans sa cité, après dix-neuf siècles, l'Enfant Jésus les reconnaîtrait encore.

A NAZARETH, sur le chemin de la Fontaine, vêtu d'une blanche tunique, et souriant sous le gracieux couffieh aux voyantes couleurs, donnant la main droite à sa mère et ramenant la gauche vers la ceinture bleue qui serrait sa taille frêle, précipitant ses petits pas, il a souvent suivi Marie. On disait en les voyant passer : « Heureuse Femme, et aimable Enfant ! »

A NAZARETH, devant ses parents qui l'admiraient, il a formulé ses premières prières, et rendu ses premiers hommages au Père céleste. Quels élans d'âme que ceux du jeune adorateur !

A NAZARETH, sa fraîche voix d'enfant a commencé de chanter dans la synagogue les psaumes et les bénédictions des prophètes, avec des aspirations sublimes que nul ne soupçonnait et que d'ailleurs nul n'aurait pu comprendre.

A NAZARETH, il a rompu et mangé le pain de la pauvreté sur la modeste natte de paille, il a bu dans l'antique gargoulette l'eau de la source où nous avons bu nous-même, il a mangé le poisson desséché du lac, les herbes amères, les olives noires, les figues sèches, le lait caillé, les lentilles, le blé concassé, les fèves et les lupins, que les charpentiers y mangent encore.

A NAZARETH, il a dormi, durement étendu sur le sol, les meilleures nuits de sa vie, dans la maison de paix et de bénédiction qu'habitaient Joseph le Juste et Marie la Vierge, l'un et l'autre amis du ciel.

A NAZARETH, dans un atelier de charpentier, il a fait et vendu pour nourrir sa mère, lorsque Joseph fut mort, des charrues,

des jougs, des ustensiles de toute sorte. A quel prix, s'il s'en trouvait encore, n'achèterait-on pas l'œuvre sortie de ses mains et arrosée de ses sueurs ?

A NAZARETH, il a fondé la dignité de l'ouvrier et consacré désormais son droit au respect de tous.

A NAZARETH, sur le seuil de l'atelier, il a subi, tout en cherchant à l'élever vers Dieu, la conversation banale et grossière des passants, et son âme, pleine d'autres pensées, en a longuement souffert.

A NAZARETH, sur la terrasse de sa maison, que de fois il a excité à l'amour du Père, à la religion du cœur, à la sainte charité, ceux qui venaient prier ou rêver le soir, en regardant le firmament resplendissant d'étoiles !

A NAZARETH, il est allé sur les montagnes, après le long travail de la semaine, respirer le grand air du ciel ; et, secouant sa tête pleine de visions sublimes, vivre de la vie la plus élevée de l'âme, et converser, seul à seul, avec Celui dont il venait établir le royaume ici-bas.

De NAZARETH, son œil a vu d'avance Israël, malgré ses gloires passées, gloires dont chaque ville à l'horizon évoquait le souvenir, marcher à l'infidélité suprême, et au fond de l'âme il éprouvait le plus douloureux frémissement.

De NAZARETH, il voyait la Gentilité, malgré sa corruption invétérée et universelle, mûre pour une sainte résurrection, et cette vue excitait en lui le plus saint enthousiasme. Puis et longuement, son œil s'arrêtait sur le Calvaire qui, se dressant par delà

les montagnes de Samarie et de Juda, lui apparaissait comme l'autel sanglant où, dans le plus humiliant sacrifice, il devait fonder la nouvelle Alliance et sceller l'acte de notre rédemption.

De NAZARETH, il partit pour inaugurer sa vie publique et marcher à la conquête morale de l'humanité.

A NAZARETH, il a laissé des parents qui, dans leurs veines, portent encore le sang qu'il tenait lui-même de sa mère, car les Nazaréennes se disent cousines de Marie.

Et après cela nous n'aurions pas le culte sacré de NAZARETH ?



TABLE DES MATIÈRES.

AVANT-PROPOS	9
I. — Nazareth et les Nazaréens	13
II. — Une maison d'artisan à Nazareth	29
III. — Chants d'enfants dans la rue.	46
IV. — Jeux de petites filles à Nazareth	57
V. — Les jeunes mères de Nazareth	72
VI. — La fontaine de Nazareth	89
VII. — Chez les frères. Jeux de petits garçons	100
VIII. — Les ouvriers à Nazareth	118
IX. — Jésus, charpentier de Nazareth	128
Jésus le Nazaréen	143

Cet Ouvrage
sort des Presses de l'Imprimerie



ALFRED VROMANT ET C^{ie}, à Bruxelles,
Rue de la Chapelle, 3.

DS112 .L45

Autrefois par aujourd'hui: les enfants

Princeton Theological Seminary-Speer Library



1 1012 00059 8641

